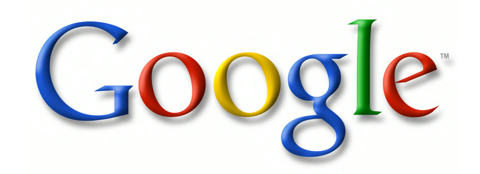
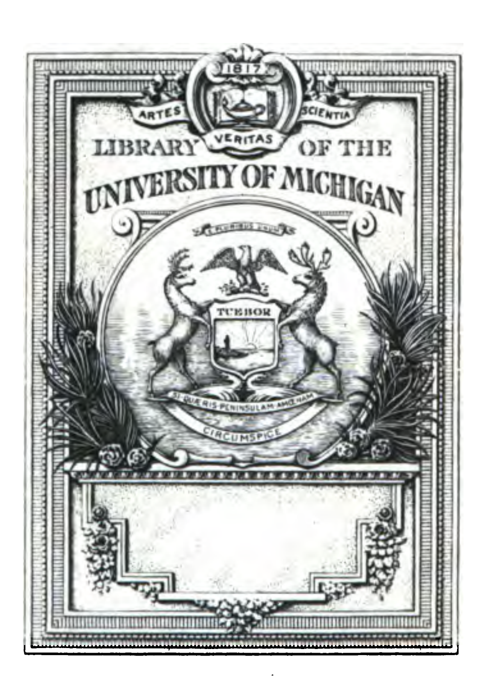







1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

AMUSEMENS
SÉRIEUX
ET
COMIQUES.

On trouve chez le même Libraire le Recueil complet des Ouvrages de Mr. RIVIERE DUFRESNY, en quatre volumes in-12.

AMUSEMENS
SÉRIEUX
ET COMIQUES.

Par feu M. RIVIERE DUFRESNY.

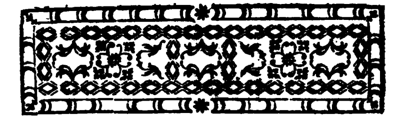
NOUVELLE EDITION.



A PARIS,
Chez BRIASSON Libraire, rue Saint Jacques, à la Science.

M. DCC LI.

Avec Privilége & Approbation.



AMUSEMENS
SE'RIEUX ET COMIQUES.

AMUSEMENT PREMIER.

PRE'FACE.

LE Titre que j'ai choisi me met en droit de faire une Préface aussi longue qu'il me plaira ; car une longue Préface est un véritable amusement.

J'EN ai pourtant vû de très-nécessaires pour l'intelligence du livre ; mais la plûpart, au lieu de mettre l'ouvrage au jour, n'y mettent que la vanité de l'Ouvrier.

UN bon Général d'armée est moins embarrassé à la tête de ses troupes, qu'un mauvais Auteur à la tête de ses écrits. Celui-ci ne sçait quelle contenance tenir : S'il fait le fier, on se plaît à rabattre sa fierté ; s'il affecte de l'humilité, on le méprise; s'il dit que son sujet est merveilleux, on n'en croit rien ; s'il dit que c'est peu de chose, on le croit sur sa parole : Ne parlera-t'il point du tout de son ouvrage : La dure nécessité pour un Auteur !

JE ne sçais si mon Livre réussira ; mais si on s'amuse à le critiquer, on se sera amusé à le lire, & mon dessein aura réussi.

J'AI donné aux idées qui me sont venues, le nom d'Amusemens : ils seront sérieux & comiques, selon l'humeur où je me suis trouvé en les écrivant ; & selon l'humeur où vous serez en les lisant, ils pourront vous divertir, vous instruire, ou vous ennuyer.

L'AUTRE jour un de ces esprits forts qui croient que c'est une foiblesse de rire, trouva un de mes Exemplaires sous sa main ; à l'ouverture du livre il fronça le sourcil : Que je suis indigné de ce titre, s'écria-t'il d'un ton chagrin ! N'est-ce pas profaner le sérieux, que de le mêler avec du comique ? Quelle bigarrure !

CETTE bigarrure, lui répondis-je, me paroît assez naturelle : si l'on examine bien les actions & les discours

des hommes, on trouvera que le férieux & le comique y sont fort proche voisins. On voit sortir de la bouche d'un bon comique les maximes les plus férieuses ; & tel qui affecte d'être toûjours férieux, est plus comique qu'il ne pense.

MON homme poussa plus loin sa remontrance : N'avez-vous point de honte, continua-t'il, de faire imprimer des Amusemens ? Ne sçavez-vous pas que l'homme est fait pour s'occuper, & non pas pour s'amuser ? A cela voici ma réponse.

TOUT est amusement dans la vie; la vertu seule mérite d'être appellée occupation : S'il n'y a que ceux qui la pratiquent qui se puissent dire véritablement occupés, qu'il y a de gens oisifs dans le monde !

Les uns s'amuſent par l'ambition, les autres par l'intérêt, les autres par l'amour; les hommes du commun par les plaiſirs, les grands hommes par la gloire; & moi je m'amuſe à conſidérer que tout cela n'eſt qu'amuſement.

Encore une fois, tout eſt amuſement dans la vie; la vie même n'eſt qu'un amuſement, en attendant la mort.

Voila du ſérieux, j'en ai promis; mais paſſons vîte au comique.

Je voudrois écrire, & je voudrois être original: Voilà une idée vraiement comique, me dira ce ſçavant Traducteur, & je trouve fort plaiſant que vous vous aviſiez de vouloir être original en ce tems-ci: Il falloit vous y prendre dès le temps des

Grecs : les Latins même n'ont été que des copies.

CE discours me décourage. Est-il donc vrai qu'on ne puisse plus rien inventer de nouveau ? Plusieurs Auteurs me le disent : si Monsieur de la Rochefoucault & Monsieur Pascal me l'eussent dit, je le croirois.

CELUI qui peut imaginer vivement, & qui pense juste, est original dans les choses mêmes qu'un autre a pensées avant lui ; par le tour naturel qu'il y donne, & par l'application nouvelle qu'il en fait, on juge qui les eut pensées avant les autres, si les autres ne fussent venus qu'après lui.

LES pensées de Mr de la Rochefoucault & de Mr Pascal, sont autant de brillans d'esprit mis en œuvre.

par le bon goût & par la raiſon ; à force de les retailler pour les déguiſer, les petits ouvriers les terniſſent : mais tout ternes qu'ils ſont, on ne laiſſe pas de les reconnoître & ils effacent encore tous les faux brillans qui les environnent.

CEUX qui dérobent chez les Modernes, s'étudient à cacher leurs larcins ; ceux qui dérobent chez les Anciens, en font gloire. Mais pourquoi ces derniers mépriſent-ils tant les autres ? Il faut encore plus d'eſprit pour bien déguiſer une penſée de Paſcal, que pour bien traduire un paſſage d'Horace.

APRÈS cela je conviens que, quelque génie qu'on ait, il eſt impoſſible de bien écrire pour ſon ſiécle, qu'après s'être formé l'eſprit ſur les Anciens, & le goût ſur les Modernes.

CELA ne ſuffit pas, s'écrie mon Sçavant; il faut être tout plein de l'antiquité, il faut travailler à force d'érudition, il faut puiſer dans les ſources. Je vous entends, il faut piller; vous ne l'oſez dire: hé bien, je le dis pour vous. Il faut piller; mais je ne pillerai ni dans les Livres anciens, ni dans les Livres modernes; je ne veux piller que dans le Livre du monde.

LE Monde eſt un Livre ancien & nouveau: de tout temps l'homme & ſes paſſions en ont fait le ſujet: ſes paſſions y ſont toûjours les mêmes; mais elles y ſont écrites différemment, ſelon la différence des ſiécles; & dans un même ſiécle chacun les lit différemment, ſelon le caractere de ſon eſprit, & l'étendue de ſon génie.

CEUX qui ont assez de talent pour bien lire dans le livre du Monde, peuvent être utiles au Public, en lui communiquant le fruit de leur lecture ; mais ceux qui ne sçavent le monde que par les Livres, ne le sçavent point assez pour en faire des leçons aux autres.

QUELLE différence entre ce que les Livres disent des hommes, & ce que les hommes font.

SI le monde est un Livre qu'il faut lire en original, on peut dire aussi que c'est un pays qu'on ne peut ni connoître ni faire connoître aux autres, sans y avoir voyagé soi-même. J'ai commencé ce voyage bien jeune ; j'ai toûjours aimé à faire des réflexions sur tout ce que j'y ai vû : Je me suis amusé à faire ces réflexions, je m'amuse à les écrire, je

ſouhaite que vous vous amuſiez à les lire.

AMUSEMENT SECOND.

LE VOYAGE DU MONDE.

IL n'y a gueres d'amuſement plus agréable, ni plus utile que le voyage: Si quelqu'un veut voyager avec moi par le monde, c'eſt-à-dire, parcourir à peu près tous les états de la vie, qu'il me ſuive, je vais en faire une relation en ſtyle de voyage: cette figure m'eſt venue naturellement, je la ſuivrai.

PAR où commencer ce grand voyage? Que de pays ſe préſentent à mon imagination! Celui de tous qui peut donner les plus fines leçons de la ſcience du monde, c'eſt

la Cour : arrêtons-nous y un moment.

LA COUR.

La Cour est un pays très-amusant. On y respire le bon air ; les avenues en sont riantes, d'un abord agréable, & aboutissent toutes à un seul point.

La Fortune de Cour paroît nous attendre au bout d'un grand chemin ouvert à tout le monde ; il semble qu'on n'ait qu'à y mettre le pied pour parvenir : cependant on n'arrive à ses fins que par des chemins couverts & de traverse, disposés de maniere que la voie la plus droite n'est pas toûjours la plus courte.

Je ne sçais si le terrein de la Cour est bien solide ; j'ai vû des nouveaux

débarqués y marcher avec confiance, & de vieux routiers n'y marcher qu'en tremblant.

C'EST un terrein haut & bas, où tout le monde cherche l'élévation : Mais pour y arriver, il n'y a qu'un seul sentier ; & ce sentier est si étroit, qu'un ambitieux ne sçauroit y faire son chemin sans renverser l'autre.

LE malheur est que ceux qui sont sur leurs pieds, ne relevent gueres ceux qui sont tombés : Car le génie des Courtisans, c'est de ne rien donner à ceux qui ont besoin de tout, & de donner tout à ceux qui n'ont besoin de rien.

MALGRÉ les difficultés qui se rencontrent en ce pays, on y va loin quand on est conduit par le vrai mérite ; la difficulté, c'est de le faire distinguer

distinguer. Il y en a tant de faux! Celui même qui s'y connoît le mieux, s'y trouve quelquefois bien embarrassé: tel pour échapper à son discernement, se couvre d'une recommandation étrangere, & ne paroît qu'à l'abri d'un patron; en sorte qu'un homme est toûjours caché derriere un autre homme.

On annonce un nouveau venu, on le prône: on dispose tout pour lui & sans lui: il n'agit ni ne parle; c'est un homme sage, dit-on. En effet il y a de la sagesse dans sa modestie & dans son silence; car pour peu qu'il eût agi ou parlé, on eût connu qu'il n'est qu'un sot.

C'est ainsi que l'habileté des uns fait la foruune des autres: & si quelqu'un brille par son propre mérite, aussi-tôt pour en offusquer l'éclat,

la médiſance éleve les plus épais nuages, & l'envie ſes plus noires vapeurs; en ſorte que la vertu ne paroît plus vertu, le vice ne paroît plus vice, tout eſt confondu. Dans cette affreuſe obſcurité, le Soleil paroît, pénétre tout, voit & fait voir les objets tels qu'ils ſont : c'eſt alors que l'on rend juſtice: c'eſt alors qu'on peut dire que l'honnête homme eſt heureux quand on ſe reſſouvient de lui, & le ſcélérat quand on l'oublie.

EN voyageant dans le pays de la Cour, j'ai remarqué que l'oiſiveté régne parmi ſes habitans. Je ne parle que du peuple; car les grands & ceux qui travaillent à le devenir, ont des affaires de reſte : le manége du Courtiſan eſt un travail plus pénible qu'il ne paroît.

A l'égard des ſubalternes, ram-

per & demander, c'eſt tout leur manége, & leurs longs ſervices ſont tout leur mérite.

J'EXCEPTE quelques Officiers, qui ſans baſſeſſe & ſans manége, bornent leur ambition à bien ſervir le Maître, & vivent tranquilles dans cette médiocrité d'état où l'on trouve ordinairement le vrai mérite.

DANS cet état médiocre que je mets entre le peuple & les grands Seigneurs, on peut être poli ſans fourberie, & franc ſans groſſiereté: on peut n'avoir ni la baſſeſſe du peuple, ni la hauteur des Grands; en un mot, on peut être ce qu'on appelle un galant homme.

EN faiſant le portrait d'un galant homme de condition médiocre, je ferois inſenſiblement celui d'un

grand Seigneur aimable ; tant il est vrai que, malgré la différence du rang, un honnête homme ressemble toûjours à un honnête homme.

Les Courtisans de la premiere Classe, sacrifient tous également leur vie & leur repos : les uns, par principe d'honneur & de vertu, se sacrifient, parce qu'ils sont utiles à la Cour; les autres, parce que la Cour leur est utile.

Ces derniers sont les plus acharnés à la fortune : J'en ai connu un qui à soixante & quinze ans commençoit à prendre des mesures pour se retirer. J'ai beaucoup travaillé, disoit-il, & je n'ai travaillé que pour avoir le moyen de vivre en repos ; j'espere bien me reposer dans quelques années. Je dirois volontiers que ceux de ce caractere travaillent jus-

qu'à la mort, pour se reposer le reste de leur vie.

QUOIQUE le Courtisan & le Petit-Maître soient d'un même pays, ils ont néanmoins des mœurs toutes différentes.

LE Courtisan s'étudie à cacher son déréglement sous des dehors réglés.

LE Petit-Maître fait vanité de paroître encore plus déréglé qu'il n'est.

L'UN pense beaucoup avant que de parler, l'autre parle beaucoup & ne pense gueres.

L'UN court après la fortune, l'autre croit que la fortune doit courir après lui.

LES Courtisans caressent ceux

qu'ils méprisent, leurs embrassades servent à cacher leur mépris; quelle dissimulation ! Les Petits-Maîtres sont plus sinceres; ils ne cachent ni leur amitié ni leur mépris : la maniere dont ils vous abordent tient de l'un & de l'autre; & leurs embrassades sont ordinairement moitié caresses, moitié coups de poings.

Le langage courtisan est uniforme, toûjours poli, flateur, insinuant, le langage Petit-maître est haut & bas, mêlé de sublime & de trivial, de politesse & de grossiereté.

En sortant de la Cour, entrons dans Paris, nous y trouverons dequoi nous y amuser long-tems : la vie d'un homme ne suffit pas pour en achever le voyage.

AMUSEMENT TROISIÉME.

PARIS.

PARIS eſt un monde entier; on y découvre chaque jour plus de pays nouveau & de ſingularités ſurprenantes, que dans tout le reſte de la Terre: on diſtingue dans les Pariſiens ſeuls tant de Nations, de mœurs & de coutumes différentes, que les habitans mêmes en ignorent la moitié. Imaginez-vous donc combien un Siamois y trouveroit de nouveautés ſurprenantes. Quel amuſement ne ſeroit-ce point pour lui, d'examiner avec des yeux de voyageur toutes les particularités de cette Ville? Il me prend envie de faire voyager ce Siamois avec moi; ſes idées biſarres & figurées me four-

niront ſans doute de la variété, & peut être de l'agrément.

Je vais donc prendre le génie d'un voyageur Siamois, qui n'auroit jamais rien vû de ſemblable à ce qui ſe paſſe dans Paris : nous verrons un peu de quelle maniere il ſera frappé de certaines choſes que les préjugés de l'habitude nous font paroître raiſonnables & naturelles.

Pour diverſifier le ſtyle de ma relation, tantôt je ferai parler mon voyageur, tantôt je parlerai moi-même; j'entrerai dans les idées abſtraites d'un Siamois, je le ferai entrer dans les nôtres; enfin ſuppoſant que nous nous entendons tous deux à demi mot, je donnerai l'eſſor à mon imagination & à la ſienne. Ceux qui ne voudront pas prendre la peine de nous ſuivre, peuvent s'épargner

s'épargner celle de lire le reste de ce Livre; mais ceux qui cherchent à s'amuser, doivent un peu se prêter au caprice de l'Auteur.

Je suppose donc que mon Siamois tombe des nues, & qu'il se trouve dans le milieu de cette Cité vaste & tumultueuse, où le repos & le silence ont peine à régner pendant la nuit même. D'abord le cahos bruyant de la rue St Honoré l'étourdit & l'épouvante, la tête lui tourne.

Il voit une infinité de machines différentes que les hommes font mouvoir : les uns sont dessus, les les autres derriere : ceux-ci portent, ceux-là sont portés; l'un tire, l'autre pousse, l'un frappe, l'autre crie; celui-ci s'enfuit, l'autre court après. Je demande à mon Siamois ce qu'il pense de ce

ſpectacle. J'admire & je tremble, me répond-il; j'admire que dans un eſpace ſi étroit, tant de machines & tant d'animaux dont les mouvemens ſont opposés ou différens, ſoient ainſi agités ſans ſe confondre; ſe démêler d'un tel embarras, c'eſt un chef-d'œuvre de l'adreſſe des François. Mais leur témérité me fait trembler, quand je vois qu'à travers tant de roues, de bêtes brutes & d'étourdis, ils courent ſur des pierres gliſſantes & inégales, où le moindre faux pas le met en péril de mort.

En voyant votre Paris, continue ce voyageur abſtrait, je m'imagine voir un grand animal: les ruës ſont autant de veines où le peuple circule; quelle vivacité que celle de la circulation de Paris! Vous voyez, lui dis-je, cette circulation qui ſe fait

dans le cœur de Paris, il s'en fait une encore plus pétillante dans le ſang des Pariſiens : ils ſont toûjours agités & toûjours actifs; leurs actions ſe ſuccédent avec tant de rapidité, qu'ils commencent mille choſes avant que d'en finir une, & en finiſſent mille autres avant que de les avoir commencées.

Ils ſont également incapables & d'attention & de patience : rien n'eſt plus prompt que l'effet de l'ouie & de la vûe ; & cependant ils ne ſe donnent le tems ni d'entendre ni de voir.

Les Pariſiens n'ont de véritable attention que ſur le plaiſir, & ſur la commodité ; ils y rafinent tous les jours : quel rafinement de commodité n'a-t'on point inventé depuis peu ? Les logemens, les meubles,

les voitures, la société, tout y eſt commode, juſqu'à l'amour.

Mais commençons à entrer dans le détail de Paris ; vous y verrez plus diſtinctement que dans le général, la ſingularité de cette Ville, de ſes habitans, & de leurs mœurs.

AMUSEMENT QUATRIÉME.

LE PALAIS.

DANS le milieu de Paris, s'éleve un ſuperbe édifice ouvert à tout le monde, & cependant preſque fermé par l'affluence des gens qui s'empreſſent d'y entrer & d'en ſortir.

On monte par pluſieurs degrés dans une grande Salle, où mon Siamois eſt étonné de voir dans un même lieu les hommes amuſés d'un

côté par des *Babioles*, & de l'autre occupés par la crainte des Jugemens d'où dépendent toutes les deſtinées.

Dans cette Boutique on vend un ruban, dans l'autre Boutique on vend une terre par decret: vous entendez à droite la voix argentine d'une jolie marchande, qui vous invite d'aller à elle; & à gauche la voix rauque d'un Huiſſier qui fait ſes criées: quel contraſte!

Pendant que le voyageur fait ſes réflexions ſur cette biſarrerie, il eſt épouvanté par la lugubre apparition d'une multitude de têtes noires & cornues, qui forment en ſe réuniſſant un monſtre épouvantable, qu'on appelle Chicane; & ce monſtre mugit un langage ſi pernicieux, qu'un ſeul mot ſuffit pour déſoler des familles entieres.

A certaines heures réglées, il paroît un homme grave & intrépide, dont l'aspect seul fait trembler, & dompte ce monstre. Il n'y a point de jour qu'il n'arrache de sa gueule béante quelque succession à demi dévorée.

LA Chicane est plus à craindre que l'Injustice même. L'Injustice ouverte, en nous ruinant, nous laisse au moins la consolation d'avoir droit de nous plaindre ; mais la Chicane par ses formalités nous donne le tort en nous ôtant notre bien.

LA Justice est, pour ainsi dire, une belle Vierge, déguisée & produite par le Plaideur, poursuivie par le Procureur, cajolée par l'Avocat, & défendue par le Juge.

NOUS voilà déja dans les digref-

sions, me dira le Critique. Le Critique a tort ; car les digressions sont précisément de mon sujet, puisqu'elles sont des amusemens. Cela est si vrai, que je vais continuer.

Par forme de digression, je vous avertis que dans tous les endroits de mon voyage où le Siamois m'embarrassera, je le quitterai comme je viens de faire, pour m'amuser dans mes réflexions, sauf à le reprendre quand je m'ennuyerai de voyager seul. Je prétends quitter aussi l'idée de voyage toutes les fois qu'il m'en prendra fantaisie : car bien loin de m'assujettir à suivre toujours une même figure, je voudrois pouvoir à chaque période changer de figure, de sujet, & de style, pour ennuyer moins les Lecteurs du tems ; car je sçais que la variété est le goût dominant.

QUOIQU'IL n'y ait rien de durable dans le monde, on remarque néanmoins au Palais une chose éternelle, c'est le Procès: certains Ministres de la Chicane s'appliquent à le perpétuer, & se font entr'eux une religion d'entretenir l'ardeur des Plaideurs, comme les Vestales s'en faisoient une entr'elles d'entretenir le feu sacré.

UNE chose étonnante, c'est que malgré le bruit épouvantable qui se fait autour des Tribunaux, on ne laisse pas d'y dormir: Plût au Ciel, lorsqu'on y décide un procès, que les anciens Juges fussent bien éveillés, & les jeunes bien endormis!

ILS sont cependant tous assez équitables; l'embarras c'est de pouvoir les bien instruire d'une affaire: comment s'y prendre? La Partie leur est

suspecte, le factum les endort, le Procureur les embrouille, l'Avocat les étourdit, le Solliciteur les importune, & la Solliciteuse les distrait ; à toutes risques j'aimerois mieux la Solliciteuse.

UN de mes amis se vantoit que la plus charmante femme du monde, ne pourroit jamais lui faire oublier qu'il étoit Juge. Je vous crois, lui répondis-je : mais tout Magistrat est homme avant que d'être Juge. Le premier mouvement est pour la Solliciteuse, le second est pour la Justice.

UNE Comtesse assez belle pour prévenir en faveur d'un mauvais procès, le Juge le plus austere, fut solliciter pour un Colonel, contre un marchand.

CE Marchand étoit alors dans le

cabinet de ſon Juge, qui trouvoit ſon affaire ſi claire & ſi juſte, qu'il ne put s'empêcher de lui promettre gain de cauſe.

A l'inſtant même la charmante Comteſſe parut dans l'antichambre, le Juge courut au-devant d'elle; ſon abord, ſon air, ſes yeux, le ſon de ſa voix, tant de charmes enfin le ſolliciterent, qu'en ce premier moment il fut plus homme que Juge, & il promit à la belle Comteſſe que le Colonel gagneroit ſa cauſe. Voilà le Juge engagé des deux côtés. En rentrant dans ſon cabinet, il trouva le Marchand déſolé: Je l'ai vûe, s'écria le pauvre homme hors de lui même, je l'ai vûe, celle qui ſollicite contre moi; qu'elle eſt belle! ah, Monſieur, mon procès eſt perdu! Mettez-vous en ma place,

répond le Juge encore tout interdit, ai-je pû lui refuser ce qu'elle me demandoit? En disant cela, il tira d'une bourse cent pistoles; c'étoit à quoi pouvoient monter toutes les prétentions du Marchand? il lui donna les cent pistoles. La Comtesse sçut la chose; & comme elle étoit vertueuse jusqu'au scrupule, elle craignit d'avoir trop d'obligation à un Juge si généreux, & lui renvoya sur l'heure les cent pistoles. Le Colonel aussi galand que la Comtesse étoit scrupuleuse, lui rendit les cent pistoles; & ainsi chacun fit ce qu'il devoit faire. Le Juge craignit d'être injuste, la Comtesse craignit d'être reconnoissante, le Colonel paya, & le Marchand fut payé.

Voulez-vous sçavoir mon véritable sentiment sur le procédé de ce

Juge ; ſon premier mouvement a été pour la Solliciteuſe, c'eſt ce que je n'oſe lui pardonner ; ſon ſecond mouvement a été pour la Juſtice, c'eſt ce que j'admire.

PENDANT que je me ſuis amuſé, mon voyageur s'eſt perdu dans le Palais ; allons le chercher : je l'apperçois dans la grande Salle, je l'appelle, il veut venir à moi, mais l'haleine lui manque, la foule l'étouffe, le courant l'emporte, il nage des coudes pour ſe ſauver : il m'aborde enfin ; & pour toute relation de ce qu'il vient de voir, il s'écrie : O le maudit pays ! ſortons-en vîte, pour n'y jamais rentrer.

ALLONS, lui dis-je, allons nous repoſer ; & pour nous faire perdre l'idée du Palais, nous irons ce ſoir au charmant pays de l'Opera.

AMUSEMENT CINQUIÉME.

L'OPERA.

QUATRE heures ſonnent, allons à l'Opera; il nous faut au moins une heure pour traverſer la foule qui en aſſiege la porte.

VOUS parlez mal, me dit mon Siamois, on ne doit point dire la porte de l'Opera; & ſelon l'idée magnifique que je me ſuis faite de l'Opera, on n'y doit entrer que par un portique ſuperbe.

EN voici l'entrée, lui répondis-je, en lui montrant du doigt un guichet fort ſombre. Et où donc, s'écria-t-il? je ne vois là qu'un petit trou dans un mur, par où l'on diſtribue quelque choſe. Avançons: que veut dire ce-

ci ? quelle folie, donner un louis d'or pour un morceau de carton ? Mais je ne m'étonne plus qu'on l'achete si cher, j'apperçois sur ce carton des caracteres qui ont apparemment quelque vertu magique.

Vous ne vous trompez pas tout-à-fait, lui dis-je, c'est un passe-port pour entrer dans le pays des enchantemens : entrons-y donc vite, & plaçons-nous sur le théâtre : sur le théâtre ! repartit mon Siamois, vous vous moquez ; ce n'est pas nous qui devons nous donner en spectacle, nous venons pour le voir. N'importe, lui dis-je, allons nous y étaler : on n'y voit rien, on y entend mal; mais c'est la place la plus chere, & par conséquent la plus honorable. Cependant comme vous n'avez point encore d'habitude à l'Opera,

vous n'auriez pas ſur le théâtre cette ſorte de plaiſir qui dédommage de la perte du ſpectacle. Suivez-moi dans une loge : en attendant qu'on leve cette toile, je vais vous dire un mot des pays qu'elle nous cache.

L'OPERA eſt, comme je vous l'ai déja dit, un ſéjour enchanté : c'eſt le pays des métamorphoſes : on y en voit des plus ſubites ; là en un clin d'œil les hommes s'érigent en demi-dieux, & les déeſſes s'humaniſſent ; là le voyageur n'a point la peine de courir le pays, ce ſont les pays qui voyagent à ſes yeux ; là, ſans ſortir d'une place, on paſſe d'un bout du monde à l'autre, & des Enfers au Champs-Eliſées. Vous ennuyez-vous dans un affreux déſert : un coup de ſifflet vous fait retrouver dans le pays des Dieux ; autre coup

de ſifflet, vous voilà dans le pays des Fées.

LES Fées de l'Opera enchantent comme les autres; mais leurs enchantemens ſont plus naturels, au vermillon près.

QUOIQU'ON ait fait depuis quelques années quantité de contes ſur les Fées du temps paſſé, on en fait encore davantage ſur les Fées de l'Opera; ils ne ſont peut-être pas plus vrais, mais ils ſont plus vraiſemblables.

CELLES-CI ſont naturellement bienfaiſantes; cependant elles n'accordent point à ceux qu'elles aiment le don des richeſſes, elles le gardent pour elles.

DISONS un mot des Habitans naturels

turels du pays de l'Opera : ce ſont des peuples un peu biſarres : ils ne parlent qu'en chantant, ne marchent qu'en danſant, & font ſouvent l'un & l'autre lorſqu'ils en ont le moins d'envie.

Ils relevent tous du Souverain de l'Orqueſtre ; Prince ſi abſolu, qu'en hauſſant & baiſſant un Sceptre en forme de rouleau qu'il tient à ſa main, il regle tous les mouvemens de ce peuple capricieux.

Le raiſonnement eſt rare parmi ces peuples ; comme ils ont la tête pleine de muſique, ils ne penſent que des chants, & n'expriment que des ſons ; cependant ils ont pouſſé ſi loin la ſcience des notes, que ſi le raiſonnement ſe pouvoit noter, ils raiſonneroient tous à livre ouvert.

AMUSEMENT SIXIÉME.

LES PROMENADES.

NOUS avons à Paris deux ſortes de promenades ; dans les unes on va pour voir & pour être vû ; dans les autres, pour ne voir ni n'être vû de perſonne.

LES Dames qui ont l'inclination ſolitaire, cherchent volontiers les routes écartées du Bois de Boulogne, où elles ſe ſervent mutuellement de guide pour s'égarer.

LES détours de ce Bois ſont ſi trompeurs, que les meres les plus expérimentées s'y perdent quelquefois en voulant retrouver leurs filles.

DU Bois de Boulogne on vient

dans le Cours ; c'est une forêt en galerie, où il est permis aux chevaux de se promener, & non pas aux hommes.

DANS un climat voisin, qu'on nomme les Thuilleries, on va respirer l'air au milieu d'un nuage de poussiere étouffante, qui fait qu'on n'y voit point ceux qui n'y vont que pour s'y montrer.

L'INCOMMODITÉ de ces promenades, c'est qu'on y est tourmenté de plusieurs insectes ; des mouches en Eté, des cousins en Automne, & en tout temps des Nouvellistes.

EN arrivant au bout de la grande allée des Thuileries, mon Compagnon de voyage fut enchanté du plus agréable spectacle qui se puisse présenter à la vûe : il n'y avoit que des

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] les

[illegible]

[illegible],

[illegible];

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] homme

[illegible]:

[illegible]

[illegible]

[illegible] les

[illegible]

[illegible], selon

[illegible], & l'[illegible]

[illegible]



Italiennes, les Allemandes tout Allemandes ; mais dans les Parisiennes on trouve des Espagnoles, des Italiennes & des Allemandes.

PARMI nos Françoises, combien de nations différentes ?

LA Nation policée des femmes du Monde.

LA Nation sauvage des Provinciales.

LA Nation libre des Coquettes.

LA Nation indomptable des Epouses fidelles.

LA Nation docile des femmes qui trompent leur mari.

LA Nation aguerrie des femmes d'intrigue.

LA Nation timide . . . mais il n'y en a plus gueres de celles-là.

LA Nation barbare des belles-meres.

LA Nation fiere des Bourgeoiſes qualifiées.

LA Nation errante des viſiteuſes régulieres.

ET tant d'autres, ſans compter la Nation ſuperſtitieuſe des coureuſes d Horoſcope ; on devroit renfermer celles-là, & détruire la Nation des Devinereſſes qui les abuſent, & qui ſous prétexte de deviner ce que font les perſonnes, leur font faire des choſes qu'elles n'auroient jamais faites.

JE me laiſſe un peu trop emporter à mon ſujet : c'eſt une choſe

étrange ; qu'on ne puiſſe parler des femmes avec une juſte modération ; on en dit toûjours trop ou trop peu ; on ne parle pas aſſez des femmes vertueuſes, & l'on parle trop de celles qui ne le ſont pas.

Les hommes leur rendroient juſtice à toutes, s'ils pouvoient en parler ſans paſſion : mais ils ne parlent gueres de celles qui leur ſont indifférentes : ils ſont prévenus pour celles qu'ils aiment, & contre celles dont ils n'ont pû ſe faire aimer.

Ils ſont paſſer ces dernieres pour déréglées, parce qu'elles ſont ſages, & plus ſages qu'ils ne le voudroient. Ce déchaînement des hommes devroit faire la juſtification des femmes ; mais par malheur la moitié du monde prend plaiſir à médire, & l'autre

tre moitié à croire des médiſances.

LA médiſance eſt de tout temps & de tout pays ; elle eſt preſque auſſi ancienne dans le monde que la vertu.

ON devroit punir plus rigoureuſement la médiſance que le larcin ; elle fait plus de tort à la ſociété civile, & il eſt plus difficile de ſe garder d'un médiſant que d'un voleur.

ON convient que l'un & l'autre ſont fort mépriſables ; cependant on les eſtime quand ils excellent. Un railleur fin & délicat, fait les délices de la converſation ; & tel qui s'approprie habilement le bien d'autrui, s'attire la vénération de ceux-mêmes à qui il coupe la bourſe.

En voyant le triomphe de ceux-ci, on diroit que ce n'eſt ni la médiſance, ni le vol qu'on blâme dans les autres; mais ſeulement leur malhabileté : on les punit de n'avoir ſçû atteindre à la perfection de leur art.

Vous vous éloignez de votre ſujet, me dit mon Siamois; vous parlez de la médiſance en général, & il ne s'agiſſoit que de celle que les hommes font ordinairement du beau ſexe : je vous y ramene, à propos de certaines Loix qui furent autrefois propoſées par un Légiſlateur de Siam. Une de ces Loix permettoit aux femmes de médire des femmes; premierement, parce qu'il eſt impoſſible de l'empêcher; & de plus, parce qu'en fait de galanterie, telle qui accuſe ſa voiſine, en peut être accuſée, ſelon la Loi du Ta-

lion. Mais comment voulez-vous qu'une femme ſe venge d'un homme qui aura publié qu'elle eſt galante ? Publiera-t'elle qu'il eſt galant ?

Je voudrois bien ſçavoir pourquoi il eſt plus honteux à un ſexe qu'à l'autre, de ſuccomber à l'amour ? Mais traiter ſérieuſement cette queſtion, ce ſeroit trop occuper l'eſprit ; amuſons-le ſeulement par une penſée comique.

Les hommes ont mis leur gloire à conquérir les femmes, & les femmes ont mis la leur à ſe bien défendre : celui qui ſe fait aimer, chante victoire ; celle qui aime, ſe confeſſe vaincue.

S'il étoit vrai que les Dames fuſſent plus foibles que nous, leurs chutes devroient être plus pardon-

nables ; & voici ce que le Siamois conclut en leur faveur.

Il faut bien, dit-il aux hommes, que vous vous ſentiez plus foibles que vos femmes, puiſque vous voulez qu'elles vous pardonnent tout, lorſque vous ne leur pardonnez rien.

Il ſemble, continue-t'il, qu'auſſi-tôt que vous avez acquis une femme par contrat, il lui doive ſuffire d'être tout à vous, ſans qu'elle oſe vouloir que vous ſoyez tout à elle ; quelle tyrannie aux hommes, d'avoir ainſi uſurpé le droit d'être infidéles impunément!

Ils n'ont pas tant gagné à cela qu'ils penſent, dis-je à mon Voyageur; les maris n'ont-ils pas la meilleure part de la honte qu'ils ont attachée à l'infidélité de leurs fem-

mes ? Et pour en revenir à la médiſance, peut-on médire d'une femme ſans faire tort à ſon mari ?

Puisque la médiſance contres les femmes a des ſuites ſi dangereuſes, & qu'on ne peut l'empêcher, je voudrois au moins qu'on fût obligé de prouver clairement les fautes dont on les accuſe. Comme les preuves en pareil cas ſont difficiles, cela calmeroit les fureurs de la langue de nos jeunes calomniateurs.

Ils pourroient ſe déchaîner contre celles qui ſont fardées ; car on voit clairement ce qu'elles ont de trop ſur leur viſage ; mais on ne voit pas ce qui manque à leur honneur.

C'est cette difficulté de prouver, qui fait qu'on médit ſi hardiment des plus ſages ; car dans les choſes où il

eſt impoſſible de démontrer la vérité, on prétend que la vraiſemblance ſuffit.

ATTAQUER de la langue une vertu entre deux fers, c'eſt médiſance. Publier qu'une perſonne ſage ne l'eſt pas, c'eſt calomnie. Dire qu'une laide n'eſt pas belle, ce n'eſt ni médiſance ni calomnie; mais c'eſt un crime atroce que les Dames ne pardonnent jamais.

LA plûpart ſont encore plus jalouſes de leur réputation ſur la beauté que ſur l'honneur; & telle qui a beſoin de toute la matinée pour perfectionner ſes charmes, ſeroit plus fâchée d'être ſurpriſe à ſa toilette, que d'être ſurpriſe avec un galant.

CELA ne m'étonne pas: la premiere vertu, ſelon les femmes, c'eſt de plai-

re; & pour plaire aux hommes, la beauté eſt un moyen plus ſûr que la ſageſſe.

Les uns aiment dans une femme la douceur & la modeſtie; les autres n'ont du goût que pour la vivacité & l'enjouement; mais l'agrément & la beauté ſont de tous les goûts.

Une jeune perſonne qui n'a d'autre patrimoine que l'eſpérance de plaire, eſt bien embarraſſée: quel parti prendre pour réuſſir dans le monde? Eſt-elle ſimple; on s'en dégoûte: prude; on la fuit: coquette; on l'abandonne. Pour bien faire, il faudroit qu'elle fût prude, ſimple & coquette tout enſemble; la ſimplicité attire, la coquetterie amuſe, & la pruderie retient.

S'IL eſt difficile aux femmes de ſe maintenir avec les hommes, il leur eſt bien plus difficile encore de ſe maintenir avec les femmes mêmes : celle qui ſe pique de vertu, s'attire l'envie ; celle qui ſe pique de galanterie s'attire le mépris; mais celle qui ne ſe pique de rien, échappe au mépris & à l'envie, & ſe ſauve entre deux réputations.

LE ménagement paſſe la capacité d'une jeune fille : celles qui ſont jeunes & belles ſont expoſées à de grands périls ; pour s'en garantir elles auroient beſoin de raiſon, & par malheur la raiſon ne vient qu'après que la jeuneſſe, la beauté & le péril ſont paſſés. Pourquoi faut-il que la raiſon ne vienne pas auſſitôt que la beauté, puiſque l'une eſt faite pour défendre l'autre ?

Il ne dépend pas d'une fille d'être belle : le ſeul trait de beauté qu'elles pourroient toutes avoir & qu'elles n'ont pas toujours, c'eſt la pudeur ; & de tous les traits de beauté, c'eſt le plus facile à perdre.

Celle qui n'a point encore aimé, eſt ſi honteuſe de ſa premiere foibleſſe, qu'elle voudroit ſe la cacher à elle-même ; pour la ſeconde elle ſe contente de la cacher aux autres ; mais la troiſiéme, elle ne ſe ſoucie plus de la cacher à perſonne.

Quand la pudeur eſt une fois perdue, elle ne revient pas plus que la jeuneſſe.

Celles qui ont perdu la pudeur, s'en font une affectée, qui s'effarouche bien plus aiſément que la naturelle : j'en connois qui s'allarment

au moindre mot équivoque, & qui marquent trop de crainte des choses qu'elles ne devroient point sçavoir.

UNE fille de ce caractere étoit dans une assemblée avec sa cadette qui sortoit d'un couvent, quelqu'un conta une avanture galante ; mais il la conta en termes si obscurs, qu'une fille sans expérience n'y pouvoit rien comprendre ; plus le récit étoit obscur, & plus cette cadette étoit attentive, & marquoit naïvement sa curiosité ; l'aînée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que sa cadette, s'écria : Hé, fi, ma sœur, pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces Messieurs disent ?

HELAS ! répondit naïvement la cadette, je ne sçai pas encore quand il faut rougir.

CETTE heureuse ignorance est toute opposée à l'habileté de ces Héroïnes de politique, qui conservent une espèce d'ordre dans le désordre même.

TOUT est réglé chez une femme qui sçait son monde; celui qui perd son argent par complaisance, cede la place à celui qui prête son carosse pour la promenade : le jeune héritier commence où la dupe ruinée a fini; tel qui paye la collation, est relevé par un autre qui la mange : & quand l'Officier entre par la porte, il faut que le Marchand sorte par la fenêtre.

CETTE régularité des coquettes n'empêche pas que les femmes de bien ne les méprisent, & ce mépris n'empêche pas qu'elles ne les imitent; n'apprennent-elles pas d'elles

le bon air, le sçavoir vivre, les manieres galantes ? Elles parlent, s'habillent & s'ajustent comme elles ; il faut bien suivre le torrent : ce sont les coquettes qui inventent les modes & les mots nouveaux ; tout se fait par elles & pour elles : cependant, avec tous ces avantages, il y a une grande différence entre les unes & les autres ; la réputation des femmes de bien est plus solide, celle des coquettes est plus étendue.

Je m'apperçois que je m'arrête trop dans cet endroit de mon voyage, on s'amuse toûjours plus qu'on ne veut avec les femmes : puisque nous y sommes, faisons voir à notre Siamois le pays de la galanterie, dont elles sont tout l'ornement.

LA GALANTERIE.

ENTRONS dans ce charmant pays, & voyons d'abord . . . . Mais qu'y peut-on voir ? La galanterie autrefois si cultivée, si floriſſante, fréquentée par tant d'honnêtes gens, eſt maintenant en friche, abandonnée : quel déſert ! Hélas ! Je n'y reconnois plus rien.

SUIVONS donc l'uſage nouveau ; & ſans nous amuſer à la galanterie, paſſons tout d'un coup au mariage.

AMUSEMENT SEPTIÉME.

LE MARIAGE.

IL eſt bien difficile de parler du mariage d'une maniere qui plaiſe à tout le monde. Ceux qui n'y prennent nul intérêt, feront l'avis que

j'en faſſe une deſcription comique. Maudit ſoit le plaiſant, dira ce mari ſérieux ; s'il étoit à ma place, il n'auroit pas envie de rire. Si je moraliſe triſtement ſur les inconvéniens du mariage, ceux qui ont envie de ſe marier, ſe plaindront que je veux les dégoûter d'un état ſi charmant. Sur quel ton le prendrai-je donc ? J'y ſuis fort embarraſſé.

UN certain Peintre faiſoit un tableau de l'Himen pour un jeune amant : Je veux qu'il ſoit accompagné de toutes les graces, lui diſoit cet amant paſſionné, Souvenez-vous ſurt-tout que l'Himen doit être plus beau qu'Adonis : Il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'Amour. Enfin, faites un effort d'imagination : je vous payerai votre tableau à propor-

tion que le ſujet en ſera gracieux. Le Peintre qui connoiſſoit ſa libéralité, n'oublia rien pour le ſatisfaire, & lui apporta le tableau la veille de ſes nôces. Notre jeune amant n'en fut point ſatisfait : Il manque, dit il, à cette figure certain air gay, certains agrémens, certains charmes ; enfin ce n'eſt point là l'idée que j'ai de l'himen : vous l'avez fait d'une beauté médiocre, vous ne ſerez que médiocrement récompenſé.

Le Peintre qui avoit autant de préſence d'eſprit, que de génie pour la peinture, prit ſon parti dans le moment.

Vous avez raiſon, lui dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon tableau, il n'eſt pas encore ſec ; ce viſage eſt embu ; & pour vous parler franchement, j'emploie mes

couleurs de maniere que ma peinture ne paroît rien dans les premiers jours : je vous rapporterai ce tableau dans quelques mois, & pour lors vous me le payerez selon sa beauté : je suis sûr qu'il vous paroîtra tout autre. A dieu, Monsieur, je ne suis pas pressé d'argent.

Ce Peintre remporta son ouvrage : notre jeune Amant se maria le lendemain ; & quelques mois s'écoulerent sans que le Peintre parût. Enfin, il reporta le Tableau ; notre jeune mari fut surpris en le voyant : Vous me l'aviez bien promis, lui dit-il, que le temps embelliroit votre peinture ! quelle différence ! Je ne la reconnois plus : j'admire l'effet du temps sur les couleurs, & j'admire encore plus votre habileté. Cependant je ne puis m'empêcher de vous

vous dire que ce visage est un peu trop gay, ces yeux un peu trop vifs; car enfin les feux de l'Himen doivent paroître moins brillans que ceux de l'Amour, ce sont des feux solides que les feux de l'Himen. D'ailleurs, l'attitude de votre figure est un peu trop enjouée, un peu trop libre, & vous lui avez donné un certain air de badinage qui ne caractérise pas tout-à-fait . . . . . ce n'est pas là l'Himen enfin. Fort bien, Monsieur, lui dit le Peintre; ce que j'avois prévû est arrivé : l'Himen est à présent moins beau dans votre idée que dans mon Tableau, c'étoit tout le contraire il y a trois mois : ce n'est point ma peinture qui a changé, c'est votre idée : vous étiez amant pour lors, vous êtes mari maintenant.

JE vous entends, interrompit le mari; brisons là dessus; votre tableau est agréable au-delà de mon imagination, il est juste que le payement soit au-delà de la vôtre: voilà une bourse qui contient le double de ce que vous pouvez espérer. Tenez, Monsieur, laissez-moi le tableau; Non, Monsieur, répliqua le Peintre, non, je ne vous le laisserai point, je vous en veux donner un autre qui plaise aux amans & aux maris, & ce sera le chef-d'œuvre de la Peinture. En effet, le Peintre fit un autre tableau, où il se servit avec tant d'art, de certaines regles d'optique & de perspective, que le portrait de l'Himen paroissoit charmant à ceux qui le regardoient de loin; mais de près, ce n'étoit plus cela: il le fit placer au bout d'une agréable galerie, sur une espece d'estrade;

& pour monter ſur cette eſtrade, il falloit paſſer un pas fort gliſſant : en deçà c'étoit le charmant point de vûe ; mais ſi-tôt qu'on avoit paſſé le pas, adieu les charmes.

Si vous comprenez la difficulté qu'il y a de peindre le mariage au goût de tout le monde, ſuſpendez ici votre critique ; je vais vous préſenter mon tableau ; choiſiſſez le point de vûe qui vous convient.

Pour rentrer dans notre ſtyle de voyage, je vous dirai d'abord que le mariage eſt un pays qui peuple les autres ; la Bourgeoiſie y eſt plus fertile que la Nobleſſe ; c'eſt peut-être que les grands Seigneurs ſe plaiſent moins chez eux que chez leurs voiſins. Le mariage a la propriété de faire changer d'humeur ceux qui s'y établiſſent, il fait ſouvent d'un hom-

me enjoué un ſtupide, & d'un galant un bouru; quelquefois auſſi d'un ſtupide & d'un bouru, une femme d'eſprit fait preſque un galant homme.

On ſe marie par différens motifs; les uns par paſſion, les autres par raiſon; celui-ci ſans ſçavoir ce qu'il fait, celui-là ne ſçachant plus que faire.

Il y a des hommes ſi accablés de quiétude & d'indolence, qu'ils ſe marient ſeulement pour ſe déſennuyer: d'abord le choix d'une femme les occupe; enſuite les viſites, les entrevûes, les feſtins, les cérémonies; mais après la derniere cérémonie, l'ennui les reprend plus que jamais.

Combien voyons-nous de maris

& de femmes qui, dès la seconde année de leur communauté, n'ont plus rien de commun que le nom, la qualité, la mauvaise humeur, & la misere ?

Je ne m'étonne pas qu'il y ait tant de mauvais ménages, puisqu'on se marie tout à sa tête, ou tout à celle des autres.

Tel qui se marie à sa tête, ne voyant pas dans une femme ce que tout le monde y voit, est en danger d'y voir dans la suite beaucoup plus que les autres n'y ont vû.

Tel autre qui n'a pas la force de se déterminer par lui-même, s'en rapporte à la marieuse de son quartier, qui sçait à point nommé le taux des établissemens, & le prix courant des filles à marier. Ces con-

noiſſeuſes ont le talent d'aſſortir les conditions, les biens, les familles, tout enfin, hors les humeurs & les inclinations dont elles ne ſe mettent point en peine.

AVEC l'entremiſe de ces femmes d'affaire, on fait un mariage comme une emplette; on marchande, on ſurfait, on méſoffre; enfin on eſt pris au mot.

D'AUTRES qui n'ont pas le loiſir de marchander, vont lever une riche veuve chez un Notaire, comme on leve une Charge aux Parties caſuelles.

CE n'eſt pas tout-à-fait la faute de l'entremetteuſe ſi l'on eſt trompé en femme, elles vous donnent un mémoire; on n'examine que les articles de la famille & du bien; on

laiſſe à côté la femme, qu'on ne retrouve que trop dans la ſuite.

APRÈS tout ce que je viens de dire, je ne crains point d'avancer que ceux qui ſe marient peuvent être heureux.

MAIS ce n'eſt point ſe marier, c'eſt négocier, que de prendre une femme pour ſon bien.

CE n'eſt point ſe marier, & c'eſt ſe contenter, que de prendre une femme pour ſa beauté.

CE n'eſt point ſe marier, c'eſt radoter à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la ſociété.

QU'EST-CE donc que ſe marier ? C'eſt choiſir avec diſcernement, à loiſir, par inclination & ſans intérêt,

une femme qui vous choisisse de même.

LE pays du mariage a cela de particulier, que les étrangers ont envie de l'habiter : & les habitans naturels voudroient en être exilés.

ON peut être exilé du mariage par les séparations; il n'y a de véritable sortie que celle du veuvage.

QUOIQUE le veuvage suppose la mort de l'un des deux époux, il me paroît moins à craindre que la séparation.

LES séparés sont des animaux sauvages, incapables des plus beaux nœuds de la société.

DANS les causes ordinaires de séparation, on donne le tort à la

femme,

femme, mais ſouvent le mari eſt cauſe que la femme a tort, & il a lui-même le tort d'avoir appris au public que ſa femme avoit tort.

On doit s'attendre que je vais parler ici du veuvage, c'eſt un grand ſujet & très-fertile; mais il eſt trop difficile à traiter.

Comment parler des veuves? Si je ne les dépeins qu'à demi fâchées de la mort d'un mari, je bleſſerai la bienſéance: ſi j'exagere leur affliction, je bleſſerai la vérité.

Quoi qu'en puiſſe dire les mauvais plaiſans, il n'y a point de veuvage ſans triſteſſe: N'eſt-ce pas toûjours un état fort triſte, d'être obligé de feindre une triſteſſe continuelle? Le triſte rôle à jouer que celui d'une veuve qui ne veut point faire parler d'elle.

Il y a des veuves à qui les sanglots & les larmes ne coutent rien ; j'en ai connu une au contraire qui faisoit de bonne foi tout son possible pour s'affliger ; mais la nature lui avoit refusé le don des larmes ; cependant elle vouloit faire pitié aux parens de son mari, ses affaires dépendoient d'eux.

Un jour son beau-frere qui étoit fort affligé, lui reprochoit, qu'elle n'avoit pas versé une larme ; hélas ! Lui répondit la veuve, mon pauvre esprit a été si accablé de ce coup imprévû, que j'en suis devenue comme insensible ; les grandes douleurs ne se font point sentir d'abord, mais dans la suite je suis sûre que j'en mourrai.

Je sçai, lui répliqua le beau-frere que les douleurs trop grandes, ne

ne font point ſentir d'abord ; je ſçai encore que les douleurs violentes ne durent guéres : ainſi, Madame, vous ſerez toute étonnée que la douleur de votre veuvage ſera paſſée avant que vous l'ayez ſentie.

UNE autre veuve ſe déſeſpéroit, & ce n'étoit pas ſans ſujet ; elle avoit perdu en même jour le meilleur mari, & la plus jolie petite chienne de Paris.

CE double veuvage l'avoit réduite en un état qui faiſoit craindre pour ſa vie. On n'oſoit lui parler de boire ni de manger ; on n'oſoit pas même la conſoler. Il eſt dangereux d'obſtiner la douleur d'une femme, il vaut mieux laiſſer agir le temps & l'inconſtance. Cependant pour accoutumer petit-à-petit la veuve à ſupporter l'idée de ſes pertes, une

bonne amie lui parla d'abord de sa petite chienne; au seul nom de Babichonne, ce fut des hurlemens, des transports, elle s'évanouit enfin: que j'ai bien fait, s'écria la prudente amie de ne point parler du mari, elle seroit morte tout-à-fait!

LE lendemain, le nom de Babichonne fit couler des larmes avec tant d'abondance, qu'on espéra que la source en tariroit bien-tôt, & l'amie zélée crut qu'elle pouvoit hazarder le nom du mari.

HÉLAS! Lui dit-elle, si le seul nom de Babichonne vous afflige tant, que seroit-ce donc si on vous parloit de votre mari? Mais je n'ai garde: la pauvre Babichonne! Vous n'en retrouverez jamais une semblable; cependant elle est bienheureuse d'être morte, car vous ne l'auriez plus

aimée : peut-on aimer quelque chose après avoir perdu un mari ?

C'EST ainsi que cette amie habile mêloit adroitement l'idée du mari avec celle de Babichonne ; sçachant bien que quelquefois deux fortes douleurs se détruisent l'une l'autre en faisant diversion. Elle remarqua qu'au nom de Babichonne les pleurs redoubloient, & qu'elles s'arrêtoient tout court au nom du mari ; c'étoit, sans doute, le saisissement : on sçait que les pleurs ne sont que pour les douleurs médiocres. Quoiqu'il en soit, la pauvre affligée passa plusieurs jours & plusieurs nuits dans cette alternative de pleurs & de saisissemens.

ENFIN la bonne amie fit chercher une petite chienne, & en trouva une plus jolie que la défunte ;

elle la préſenta; mais la Veuve ne l'accepta qu'en pleurant: heureuſement la nouvelle chienne ſe fit tant aimer en huit jours, qu'on ne pleura plus Babichonne, & voici la conſéquence que l'amie en tira.

SI une chienne nouvelle a fait ceſſer les pleurs, peut-être qu'un mari nouveau fera ceſſer les ſaiſiſſemens; mais hélas! L'un ne fut pas ſi facile que l'autre; la nouvelle chienne s'étoit fait aimer en huit jours, & il fallut plus de trois mois pour faire conſentir la veuve à ſe remarier.

QUOIQUE je me ſois donné plein pouvoir de quitter mon voyageur Siamois tant qu'il me plairoit, je ne veux pas le perdre de vûe: j'ai beſoin qu'il autoriſe certaines idées creuſes qui me ſont venues à pro-

pos de la Faculté & de l'Université : ce ſont deux pays où les idées ſimples & naturelles ne ſont pas les mieux reçûes, il faut qu'un Voyageur parle, s'il ſe peut, la langue des pays par où il paſſe; je vais donc guinder mon ſtyle & figurer mes expreſſions, pour être plus intelligible aux Docteurs.

AMUSEMENT HUITIÉME.

L'UNIVERSITÉ.

DANS le pays Latin tout eſt obſcur : les habitations, les vêtemens, le langage, & les raiſonnemens même.

LA nobleſſe ni la bravoure ne ſervent de rien pour parvenir aux dignités de la République des Let-

tres ; ce sont les plus sçavans & souvent les plus opiniâtres, qui usurpent la domination. Là, chaque maison est un Royaume, ou plutôt un Empire, où chaque Souverain a son Sceptre, sa Justice, ses Loix & ses armes : & tel d'entr'eux est si puissant, qu'il gouverne quatre Nations dans un seul Collége.

IL y a long-temps qu'on travaille à défricher le pays de la science ; cependant il n'y paroît guéres : la seule chose qu'on y explique nettement, c'est qu'un & un font deux, & ce qui fait que cela est si clair, c'est qu'on le sçavoit avant que d'en avoir fait une science.

QUOIQU'IL en soit, la Géométrie est d'un grand usage : elle sert entr'autres choses à éprouver l'esprit, comme le creuset sert à éprou-

yer l'or : Les bons esprits s'y rafinent, les esprits faux s'y évaporent.

Les Géométres travaillent sur un terrein si solide, qu'après avoir bien posé la premiére pierre, ils élevent sans crainte leurs bâtimens jusqu'aux Cieux.

Sur un terrein bien différent, les Philosophes bâtissent des édifices superbes qu'on appelle systêmes : ils commencent par les fonder en l'air; & quand ils croyent être parvenus au solide, le bâtiment s'évanouit, & l'Architecte tombe des nues.

Le pays des systêmes est fort amusant : entr'autres singularités on y voit une populace d'éguilles s'assembler autour d'une pierre noire, de grands hommes courir après les petits corps : on y pese l'air, on y

mesure la chaleur, le froid, la séchereſſe & l'humidité; grandes découvertes pour l'utilité de l'homme! Sans étudier, il n'a qu'à jetter les yeux ſur un petit tuyau de verre, pour connoître s'il a froid, s'il a chaud, s'il pleut ou s'il fait beau temps.

Attiré par ces belles connoiſſances, on cherche des guides pour avancer dans la Philoſophie: on apperçoit un ancien Grec qui depuis deux mille ans eſt maître d'un chemin creux & obſcur: d'autre part on voit un jeune téméraire qui a oſé frayer un chemin tout oppoſé. Celui-ci eſt ſi artiſtement applani, qu'on y marche plus à ſon aiſe, & qu'on croit même y voir plus clair que dans l'autre: ces deux guides ſe tuent de crier, c'eſt ici, c'eſt ici l'uni-

que route qu'il faut tenir pour découvrir tous les ſecrets de la nature : ſi l'on me demande lequel des deux a raiſon, je dirai que l'un a pour lui la raiſon de l'ancienneté, & l'autre la raiſon de la nouveauté ; & en cas d'opinion, ces deux raiſons entraînent plus de ſçavans que la raiſon même.

Celui qui entreprend le voyage de la Philoſophie, voudroit bien ſuivre ces deux guides tout à la fois; mais il n'oſe s'engager dans des chemins où l'on ne parle que d'accidens & de privation. Il ſe ſent tout à coup ſaiſi du froid, du chaud, du ſec & de l'humide ; pénétré par la matiére ſubtile, environné de tourbillons, & ſi épouvanté par l'horreur du vuide, qu'il recule au lieu d'avancer.

On se doit consoler de ne point avancer dans ce pays; car ceux qui n'y ont jamais été, en sçavent presque autant que ceux qui en reviennent.

Avant que de faire passer mon Voyageur, de l'Université à la Faculté, il est bon de lui faire remarquer que

Dans le pays de la Science, on s'égare.

Dans le Palais, on se perd.

Dans les Promenades on se retrouve.

Et on ne se cherche plus dans le Mariage.

On avance plus à la Cour.

On va loin avec les Femmes.

ET on ne revient guéres du Royaume de la Faculté.

AMUSEMENT NEUVIÉME.

LA FACULTÉ.

LE pays de la Faculté eſt ſitué ſur le paſſage de ce monde à l'autre.

C'EST un pays climatérique, où l'on nous fait reſpirer un air rafraîchiſſant, très-ennemi de la chaleur naturelle.

CEUX qui voyagent dans cette contrée, dépenſent beaucoup, & meurent de faim.

LA langue y eſt fort ſçavante, & ceux qui la parlent ſont très-ignorans.

On apprend ordinairement les langues pour pouvoir exprimer nettement ce qu'on sçait ; mais il semble que les Médecins n'apprenent leur jargon, que pour embrouiller ce qu'ils ne sçavent point.

Que je plains un malade de bon sens : il faut qu'il ait à combattre tout à la fois les argumens du Médecin, la maladie, les remédes & l'inanition : un de mes amis à qui tout cela ensemble avoit causé un transport au cerveau, eut une vision fiévreuse qui lui sauva la vie : il crut voir la fiévre sous la figure d'un monstre ardent, qui poursuivit à pas continus & redoublés un malade, qu'un conducteur vint prendre par le poignet, pour le faire sauver à travers un fleuve de sang : ce pauvre malade n'eut pas la force de le tra-

verser, & se noya. Le conducteur se fit payer, & courut à un autre malade entraîné par un torrent d'eau de poulet & d'émulsion. Mon ami profita de cette vision, congédia son Médecin, & cela lui fit du bien; car rien ne l'empêcha plus de guérir tout seul.

L'ABSENCE des Médecins est un souverain remède pour celui qui n'a point recours au Charlatan.

CE n'est pas qu'il n'y ait des Charlatans de bonne foi: cet Etranger, par exemple, est fort sincère; il débite de l'eau de fontaine à trente sols la bouteille: il dit qu'il y a dans son eau une vertu occulte qui guérit de plusieurs maux; il en jure, & jure vrai, puisque cette eau le guérit lui-même de la pauvreté qui renferme les plus grands maux.

A Paris il en eſt des Médecins comme des Almanachs, les plus nouveaux ſont les plus conſultés : mais auſſi leur régne comme celui des Almanachs, finit avec l'année courante.

QUAND un malade laiſſe tout faire à la nature, il hazarde beaucoup ; quand il laiſſe tout faire aux Médecins, il hazarde beaucoup auſſi : mais hazard pour hazard, j'aimerois mieux me confier à la nature ; car au moins on eſt ſûr qu'elle agit de bonne foi, comme elle peut, & qu'elle ne trouve pas ſon compte à faire durer les maladies.

IL y a quelque rapport entre les Médecins & les Intendans : les Intendans ruinent les maiſons les mieux établies, & les Medecins ruinent les corps les mieux conſtitués : les

ſes maiſons ruinées enrichiſſent les Intendans, & les corps ruinés enrichiſſent les Médecins.

On devroit obliger tous les Médecins à ſe marier; n'eſt-ce pas une juſtice, qu'ils rendent à l'Etat quelques hommes pour ceux qu'ils lui enlevent à toute heure?

Je pardonne à ceux qui ſont à l'extrémité de leur vie, de s'abandonner aux Médecins; & à ceux qui ſont à l'extrémité de leur bien, de s'abandonner au jeu.

AMUSEMENT DIXIÉME.

LE JEU.

Le Jeu eſt une eſpéce de ſucceſſion ouverte à tout le monde; j'y vis l'autre jour deux Gaſcons hériter

d'un Parisien, qui ne se seroit jamais avisé de les mettre sur son testament.

Le Lansquenet est une espéce de République mal policée, où tout le monde devient égal ; plus de subordination : le dernier de tous les hommes, l'argent à la main, vient prendre au dessus d'un Duc & Pair, le rang que sa carte lui donne.

On bannit de ces lieux privilégiés, non-seulement la subordination & le respect, mais encore toutes sortes d'égards, de compassion & d'humanité ; les cœurs y sont tellement durs & impitoyables, que ce qui fait la douleur de l'un y fait la joye de l'autre.

Les Grecs s'assembloient pour voir combattre des Athletes ; c'est-

à-dire, pour voir des hommes s'entretuer: ils appelloient cela des Jeux; quelle barbarie! mais ſommes-nous moins barbares, nous qui appellons un jeu l'aſſemblée du Lanſquenet? où, pour uſer de l'expreſſion des Joueurs mêmes, on ne va que pour s'égorger l'un l'autre.

Un jour mon Voyageur entra inopinément dans un Lanſquenet; il fut biſarrement frappé de ce ſpectacle: mettez-vous à la place d'un Siamois ſuperſtitieux, & qui n'a aucune connoiſſance de nos manieres de jouer, vous conviendrez que ſon idée, toute abſtraite & toute viſionnaire qu'elle paroiſſe, a pourtant quelque rapport à la vérité: voici les propres termes d'une lettre qu'il en écrivit à ſon pays.

FRAGMENT D'UNE LETTRE

SIAMOISE.

» LES François difent qu'ils » n'adorent qu'un feul Dieu, jen'en » crois rien ; car outre les divinités » vivantes auxquelles on les voit » offrir des vœux, ils en ont encore » plufieurs autres inanimées, aux- » quelles ils facrifient, comme je » l'ai remarqué dans une de leurs » affemblées où je fuis entré par » hazard.

» ON y voit un grand autel en » rond, orné d'un tapis verd, éclai- » ré dans le milieu, & entouré de » plufieurs perfonnes affifes, com- » me nous le fommes dans nos fa- » crifices domeftiques.

» Dans le moment que j'y entrai, » l'un d'eux qui apparemment étoit » le ſacrificateur, étendit ſur l'autel » les feuillets détachés d'un petit » livre qu'il tenoit à la main : ſur » ces feuillets étoient repréſentées » quelques figures : ces figures é- » toient fort mal peintes : cepen- » dant ce devoit être les images de » quelques Divinités ; car à meſure » qu'on les diſtribuoit à la ronde ; » chacun des aſſiſtans y mettoit une » offrande, chacun ſelon ſa dévo- » tion. J'obſervai que ces offrandes » étoient bien plus conſidérables que » celles qu'ils font dans leur tem- » ples particuliers.

» Aprés la cérémonie dont je » vous ai parlé, le ſacrificateur por- » te ſa main en tremblant ſur le » reſte de ce livre, & demeure quel-

» que temps ſaiſi de crainte & ſans
» action : tous les autres attentifs à
» ce qu'il va faire, ſont en ſuſpens,
» & immobiles comme lui. Enſuite,
» à chaque feuillet qu'il retourne,
» ces aſſiſtans immobiles ſont tour
» à tour agités différemment, ſelon
» l'eſprit qui s'empare d'eux ; l'un
» loue le Ciel en joignant les mains,
» l'autre regarde fixément ſon ima-
» ge en grinçant les dents, l'autre
» mord ſes doigts & frappe des
» pieds contre terre ; tous enfin ſont
» des poſtures & des contorſions ſi
» extraordinaires, qu'ils ne ſemblent
» plus être des hommes : mais à
» peine le Sacrificateur a-t'il re-
» tourné certain feuillet, qu'il entre
» lui-même en fureur, déchire le
» livre & le dévore de rage, ren-
» verſe l'autel & maudit le ſacri-
» fiçe ; on n'entend plus que plain-

» tes, que gémiſſemens, cris & im-
» précations : à les voir ſi tranſpor-
» tés & ſi furieux, je jugeai que le
» Dieu qu'ils adorent eſt un Dieu
» jaloux, qui pour les punir de ce
» qu'ils ſacrifient à d'autres, leur
» envoie à chacun un mauvais Dé-
» mon pour les poſſéder. »

VOILA le jugement que peut faire un Siamois ſur les emportemens des Joueurs : que n'auroit-il point penſé s'il ſe fût rencontré là des Joueuſes.

NON, jamais l'amour n'a cauſé tant de déſordres parmi les femmes, que la fureur du jeu. Comment peuvent-elles s'abandonner à une paſſion qui altére leur eſprit, leur ſanté, leur beauté ? qui altére . . . . que ſçai-je moi? Mais ce tableau ne leur eſt point avantageux, tirons le rideau deſſus.

JE ne ſçai pourquoi les lieux publics où l'on joue, ont uſurpé le beau nom d'Académie, ſi ce n'eſt qu'on y apprend quelquefois aux dépens de tout ſon bien, à gagner ſubtilement celui des autres.

ON trouve dans Paris quantité d'Académies qui ont toutes des vûes différentes dans leur établiſſement.

ACADÉMIE de Muſique, pour exciter les paſſions.

ACADÉMIE de Philoſophes, pour les calmer.

ACADÉMIE pour obſerver le cours des Aſtres.

ACADÉMIE pour régler le cours des mots.

ACADÉMIE d'Eloquence & de

peinture, qui apprend à immortaliser les hommes.

Académie d'armes, qui enseigne à les tuer.

Il y a outre cela quantité d'Académies bachiques où les bons gourmets & les fins côteaux enseignent l'art de boire & de manger, art qui s'est beaucoup perfectionné depuis peu. Ce sont de riches particuliers qui tiennent ces Académies pour leur plaisir; car on ne va plus guére dans celles qui sont publiques, parce qu'on a remarqué que plusieurs jeunes gens, pour y avoir vécu délicieusement quelques années, se sont mis en état de mourir de faim le reste de leur vie.

Si le pays des Traiteurs est désert, celui des Caffés en récom-

pense, eſt fort peuplé.

CHAQUE Caffé eſt un Palais illuminé, à l'entrée duquel paroît une Armide ou deux qui vous charment d'abord, pour vous attirer dans des enfoncemens à perte de vûe.

LA, pluſieurs Chevaliers errans viennent ſe placer à une même table ſans ſe connoître; à peine ſe regardent-ils, lorſqu'on leur apporte une certaine liqueur noire, qui a la vertu de les faire parler enſemble; & c'eſt alors qu'ils ſe racontent leurs avantures: aux charmes du caffé on joint la fenouillette, qui acheve d'enchanter les Chevaliers. Par la force de cet enchantement, l'un eſt forcé de s'abandonner au ſommeil, l'autre s'attendrit pour Armide, & l'autre, comme un Roland furieux, va ſigna-

ler sa valeur en courant les rues.

DISONS un mot du riche pays des Bourdonnois ; c'est là que le luxe vous conduit dans des Pérous en magasin, où les lingots d'or & d'argent se mesurent à l'aune ; & telle femme, après y avoir voyagé avec quelque Etranger libéral, porte sur elle plus que son mari ne gagne, & traîne à sa queue tout le bien d'un créancier.

D'UN côté tout opposé, le bon marché vous méne dans une contrée où le hazard vous habille ; là, quantité d'importuns officieux appellent le passant, l'arrêtent, le tiraillent, & lui déchirent un habit neuf pour l'accommoder d'un vieux.

DANS un pays voisin, un voit un grand jardin pavé, ouvert indiffé-

remment à tout le monde : on y voit en Hyver comme en Eté des fleurs & des fruits en même temps ; on les cueille, & toutes les nuits il en revient de nouveaux.

AUTOUR de ce jardin s'arrangent quantité de Nymphes qui habitent chacune dans leur tonneau ; non-seulement elles ont cela de commun avec Diogenes, mais ainsi que ce Philosophe, elles disent librebrement au premier venu tout ce qui leur vient en pensée.

JE n'aurois jamais fait, si j'entreprenois de parcourir tous les pays qui sont renfermés dans Paris : la Robe, l'Epée, la Finance, chaque état enfin y fait comme un pays à part, qui a ses mœurs & son jargon particulier.

Vous y voyez le pays fertile du négoce.

Le pays de la Pierre Philoſophale.

Le pays froid des Nouvelliſtes.

Le pays chaud des Diſputeurs.

Le pays plat des mauvais Poëtes.

Le pays déſert des femmes de bien.

Le pays battu des coquettes, & une infinité d'autres ; ſans compter les pays perdus habités par pluſieurs perſonnes égarées, qui ne cherchent qu'à égarer les autres : elles ſont d'un facile accès & d'un dangereux commerce; quelques-unes ont le ſecret de plaire ſans ménagement, & d'aimer même ſans amour.

AMUSEMENT ONZIÉME.

LE CERCLE BOURGEOIS.

C'EST promener trop long-temps mon Voyageur de pays en pays ; épargnons-lui la fatigue de courir le reſte du monde.

POUR en connoître tous les différens caractéres, il lui ſuffira de fréquenter certaines aſſemblées nombreuſes où l'on voit tout Paris en racourci. Ces aſſemblées ſont des eſpéces de cercles bourgeois, qui ſe forment à l'imitation du cercle de la Cour. Diſons un mot de celui-ci, avant que de parler de l'autre.

LE cercle eſt une aſſemblée grave & mal aſſiſe ſur de petits tabourets arrangés en rond : là toutes les

ſemmes parlent, & pas une n'écoute ; là, on raiſonne ſur rien, on décide de tout ; & les converſations les plus diverſifiées ſont des rondeaux, dont la chute eſt toûjours ou fine médiſance, ou flaterie groſſiére.

Le cercle Bourgeois eſt une aſſemblée familiére, un conſeil libre, où les affaires du prochain ſe jugent ſouverainement ſans entendre les Parties.

Les Tribunaux connoiſſent également des matiéres ſublimes & des populaires, tout eſt de leur reſſort ; là le caprice préſide, & c'eſt proprement là qu'on trouve autant d'opinions différentes qu'il y a de têtes. le même juge y eſt tantôt ſévere & tantôt indulgent, tantôt grave, tantôt badin ; & on en uſe

là comme j'ai fait dans mes Amusemens: l'on y passe en un instant du sérieux au comique, du grand au petit; & quelquefois une réflexion subite sur la coëffure d'une femme, empêche la décision d'un point de morale qui étoit sur le tapis.

On y prononce vingt Arrêts tout à la fois; les hommes y opinent quand ils peuvent, & les femmes tant qu'elles veulent; elles y ont deux voix pour une.

La liberté qui regne dans le cercle Bourgeois donne lieu à toutes sortes de personnes de s'y faire connoître, & d'y connoître les autres; là chacun parle selon ses vûes, ses inclinations & son génie.

Les jeunes gens disent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait,

& les sots ce qu'ils ont envie de faire.

L'AMBITIEUX parle contre la paresse, & le paresseux contre l'ambition.

LE négociant déteste la guerre, & le guerrier maudit la paix.

LE sçavant méprise le riche, en souhaitant des richesses ; le riche méprise tout net la science & les sçavans.

LES gens raisonnables blâment l'amour, & les amans se révoltent contre la raison.

CEUX qui ne sont point mariés, condamnent les maris jaloux ; & ceux qui le sont les justifient.

UN jeune étourdi plein de vigueur

& de santé, témoignoit par ses discours qu'il se croyoit immortel, & qu'il craignoit que son pere ne le fût aussi. Un vieillard choqué de cette idée entreprit le jeune homme : apprenez, lui dit-il, d'un ton sévere, que tout âge est égal pour la durée de la vie ; un homme de quatre-vingts ans est encore assez jeune pour vivre ; & un enfant de quatre jours est déja assez vieux pour mourir.

Je comprends, répliqua l'étourdi, que vous êtes assez jeune pour vivre aujourd'hui, & assez vieux pour mourir demain.

Ceux que vous venez d'entendre n'ont eu qu'à parler pour faire connoître ce qu'ils étoient ; d'autres dans leurs discours & dans leurs manieres, paroissent tout le contraire de ce qu'ils sont.

Vous admirez la vivacité d'un Provençal qui brille par ses saillies d'esprit ; ne vous y laissez pas tromper; ce sont des saillies de mémoire, l'imagination n'y a guéres de part.

Un tel se pique à bon droit de bel esprit ; c'est une aigle dans les sciences : en affaires c'est un étourneau ; ce bœuf qui rumine dans la conversation, est un furet dans les Finances.

Appercevez-vous cette figure inanimée, cet indolent qui s'étale dans un fauteuil ; il ne prend aucune part à tout ce qui se dit en sa présence ; vous concluez de-là, que de plus grandes affaires l'occupent, que sa tête en est pleine : rien n'est plus vuide ; cet homme est également incapable de s'appliquer & de se réjouir ; il s'endort au jeu, il baille

aux Comédies les plus divertiſſantes; il a une Charge conſidérable ; il a une belle femme, & n'eſt pas plus occupé de l'une que de l'autre.

BELISE entre dans l'aſſemblée : vous en jugez mal, parce qu'elle eſt trop enjouée, trop libre en paroles; cependant c'eſt une Lucrece dans ſa conduite ; & ſa compagne qui parle en Lucrece, eſt peut-être un Laïs par ſes actions.

CETTE jeune perſonne ſans expérience , n'entend qu'avec horreur prononcer le mot d'amour ; ſa mere lui en a fait des portraits ſi horribles, qu'elle croit le haïr : vous imaginez-vous qu'elle le haïra toûjours ? Cela n'eſt pas ſûr : une fille qui hait l'amour avant que de le connoître, eſt en danger de ne le pas haïr longtemps.

CE nouveau riche qui répand l'argent comme de l'eau quand il s'agit de paroître, vous éblouit par sa magnificence; il donne même, & cache de bonne grace la peine qu'il a à donner. Ah! la belle ame, s'écrie-t'on! hélas, ce n'est qu'à force de bassesses d'ame qu'il a gagné de quoi paroître si généreux.

J'EXPLIQUE peut-être les choses un peu plus qu'il ne faut, & je démasque trop les personnages de mon cercle; mais quand je voudrois les épargner, & qu'ils auroient eux-mêmes assez d'habileté pour cacher leurs défauts, je vois venir une femme pénétrante qui les déchifrera bien plus impitoyablement que moi.

CETTE femme s'avance: que son air est modeste! Elle ne leve les yeux que pour voir si les autres

femmes sont aussi modestes qu'elle.

Elle a tant de vertu, dit-on, qu'elle ne peut souffrir celles qui en ont moins qu'elle : celles qui en ont davantage lui déplaisent aussi ; c'est pourquoi elle n'en épargne pas une.

Je demandois un jour à une femme de ce caractere, pourquoi ses exhortations étoient toûjours moitié morale, moitié médisance. Parlez mieux, s'écria-t'elle, la médisance me fait horreur : à la vérité je suis quelquefois obligée, pour m'accommoder au gout du monde, d'assaisonner mes remontrances d'un peu de sel critique ; car on veut de l'agrément par tout, même dans la correction : Il faut bien faire passer la morale à la faveur de quelques traits de satire. Parlez plus sincérement, lui repartis-je, & dites que

vous voulez à la faveur d'un peu de morale, faire paſſer force médiſances.

REVENONS à cette faiſeuſe de portraits qui prend ſéance dans notre cercle : Elle ſçait ſi bien ſon métier, qu'en un ſeul trait d'hiſtoire elle vous peindra deux ou trois caractéres différens ſans compter le ſien propre, que vous connoîtrez par ſa maniere de raconter.

CONNOISSEZ-VOUS, dit-elle, ce négociant ? il eſt très-honnête homme ; ſon induſtrie a commencé ſa fortune, & ſa probité l'a achevée : il eſt comblé de biens ; mais tout riche qu'il eſt, hélas que je le plains ! ſa fille a échoué avant que d'arriver au port du mariage, & ſa femme a fait naufrage dans le port même.

ENSUITE elle vous fera admirer la politique d'une ſage indigente, qui reçoit tout d'un Financier ſans lui rien accorder ; cela s'appelle, dira-t'elle, une vertu à l'épreuve : mais par malheur pour cette vertueuſe perſonne, le monde juge mal des choſes ; on croit que chez les Financiers, en amour comme en affaires, les articles de la recette ſuivent de près ceux de la dépenſe ; & que ces Meſſieurs-là ſont accoutumés à recueillir auſſi-tôt qu'ils ont ſemé.

A mon égard, continue cette charitable perſonne, je ſerois bien caution que l'homme d'affaire dont j'ai parlé, n'a d'autres vûes que de retirer des occaſions du vice, celle à qui il fait du bien : je le connois à fond, je faiſois l'autre jour ſon éloge en bon

bon lieu ; je disois que personne n'est plus généreux, & qu'il n'a rien à lui.

J'EN conviens, dit un mauvais plaisant qui l'interrompit, on peut dire que l'homme que vous louez n'a rien à lui ; car il n'est riche que du bien d'autrui.

C'EST trop écouter cette médisante ; il est temps que quelqu'un l'interrompe, pour sauver la réputation de tous ceux qu'elle connoît, & de ceux même qu'elle ne connoît pas.

CELLE qui va l'interrompre, c'est une femme sçavante qui vient se plaindre à un Poëte de sa clique, qu'une de ses Compagnes va se marier. Quelle perte pour nous, s'écrie-t'elle ! plus de commerce d'esprit, plus de conversations sçavantes,

plus de profe, plus de vers, le mariage abforbe tout; la pauvre fille! elle écrivoit avec tant de délicateffe; fon ftyle étoit enjoué, fes penfées fines, fes applications juftes: adieu la délicateffe, adieu la juftefſe! car enfin pour une femme qui compofe, un mari eft une diftraction continuelle.

OUI, certes, répond le Poëte, le mariage enchaîne l'efprit auffibien que le cœur, & par malheur encore, le cœur fe dégage, & l'efprit demeure dans les fers. Un mien ami, tant qu'il fut garçon, produifoit chaque femaine un volume de poëfies gaillardes: depuis trois ans qu'il eft marié, je n'ai pu tirer de lui qu'une Elégie plaintive, & quelques Epîtres chagrines.

SÇAVEZ-VOUS bien, reprit la

ſçavante déſolée, ce que mon amie m'allegue pour excuſe ? l'amour, Monſieur, l'amour : la belle raiſon pour ſe marier ! l'amour a-t'il jamais inſpiré le mariage aux Poëtes ! Que ne garde-t'elle ſa tendreſſe pour rendre ſes Poëſies plus touchantes & plus animées ? l'amour réveille l'imagination, mais le mariage l'endort.

CETTE fille m'a bien trompée, continue-t'elle ; à l'entendre parler on eût dit qu'elle auroit eu plus de délicateſſe que de paſſion, & plus d'imagination que de ſentiment : je croyois qu'elle me reſſembloit, & que ſon cœur étoit tout eſprit ; mais hélas ! & ſon cœur & ſon eſprit ſont tout corps. Quand je lui en fais des reproches, elle répond que l'amour fut toûjours ami des Poëtes, & que

j'ai tort de vouloir les mettre mal ensemble. Je vous en fais juge, Monsieur ; n'est-ce pas elle qui cherche noise ? Quand on a intérêt de ménager l'amour, il ne faut pas en venir aux extrémités avec lui ; c'est le pousser à bout que de se marier.

S'il n'y avoit que l'amour à perdre en se mariant, reprend le Poëte, ce seroit peu ; mais qui ne sçait que l'Himen éfarouche les Graces & les Muses ! J'ai lû dans une Fable inconnue aux Anciens qu'Apollon s'étant marié un jour, l'Hipocrene tarit le lendemain.

Un génie marié est un génie stérile. En effet, les productions de l'homme sont bornées; il faut opter, de laisser à la postérité, ou des ouvrages d'esprit, ou des enfans.

Mais j'apperçois un objet des plus triſtes, qui vient interrompre la converſation comique du vieux Poëte garçon, & de la femme de Lettres.

C'est un homme en grand deuil; il a outré l'appareil, la queue de ſon manteau couvre toute l'antichambre, & le bout de ſon crêpe eſt encore ſur l'eſcalier. C'eſt un ſpectre de drap noir; que vient-il faire dans une aſſemblée de plaiſir? Il ſort de l'enterrement; que ne va-t'il achever de pleurer chez lui; cependant il eſt homme de condition; il a perdu ſon pere, on lui doit des complimens de condoléance: mais pourquoi vouloir partager ſa douleur? il ne vient ici que pour vous faire part de ſa joie; la ſucceſſion eſt ſi groſſe, qu'il ne ſçait à qui le dire: il cherche par tout qui le fé-

licite ; il faut pourtant s'affliger d'abord avec lui par bienséance. Que je suis fâchée lui dit une Dame ! . . . Je suis bien aise, dit notre Orphelin, en prévenant le triste compliment ; je suis bien aise de vous trouver si à propos : on m'a dit, Madame, que vous avez un bel emmeublement dont vous voulez vous défaire; je m'en accommoderai.

Je ne puis vous exprimer, lui dit un cousin, combien je suis sensible à votre affliction, & j'irai au premier jour chez vous, pour vous témoigner . . . . Je déloge demain, dit brusquement notre homme ; je prends une maison magnifique : vous la connoissez, c'est celle que ce Banquier faisoit bâtir quand il fit banqueroute ; ses créanciers m'en accommodent.

Un troisiéme consolateur vient encore à la charge la larme à l'œil, lui fait en longs complimens l'Oraison funébre du défunt : ce que j'estime le plus dans mon pere, continue l'héritier, c'est qu'il ne m'a laissé aucunes dettes : si vous sçaviez l'ordre admirable qu'il a mis à ses affaires, & les grands biens que j'ai trouvez . . . Hé ! corbleu, Monsieur, s'écrie un Misantrope chagrin, votre pere mourut hier, pleurez du moins aujourd'hui, vous vous réjouirai demain de la succession.

Bon, reprend un sournois, qui feint de vouloir l'excuser, son pere l'a assez affligé d'avoir vécu jusqu'à soixante & quinze ans; on ne peut pas s'affliger devant & après la mort d'un homme : d'ailleurs, c'étoit un parâtre, un dénaturé, qui n'a jamais

fait plaisir qu'à lui-même : il plaignoit à ses enfans jusqu'à l'éducation , & je dirois volontiers pour Monsieur son fils : enfin mon pere est mort , & sa mort est le premier bien qu'il m'ait fait de sa vie.

NOTRE sot est charmé qu'on lui prouve qu'il a raison de se consoler : le sournois malin l'engage insensiblement dans une conversation indifférente, puis ensuite dans une plus enjouée ; & lui qui ne rit jamais , se met à rire par malice , pour obliger le fat à rire aussi. Il pousse enfin la chose jusqu'à lui faire chanter avec lui la contre-partie d'un air à boire. Et quand il est à l'endroit le plus gay , il s'arrête tout court , & le tire doucement par le bras : Monsieur , lui dit-il d'un ton affligé , je vous demande pardon , si j'ai violenté

votre douleur pour vous faire chanter dans le trifte équipage où vous voilà. A ces mots, l'homme en deuil baiffe les yeux : il eft fi honteux de fe furprendre en chantant, qu'il fort fans dire un feul mot, & même fans achever l'air à boire qu'il avoit commencé.

Il y a long-temps que l'on a remarqué que la tendreffe filiale n'eft pas comparable à l'amour paternel. Il y a long-temps auffi qu'on en a cherché les raifons : je ne fçais fi quelqu'un a trouvé avant moi celles que je vais dire : originales ou non, les voici.

Je fuppofe qu'un fils aime fon pere felon toute l'étendue des obligations qu'il lui peut avoir, & que le pere n'aime fon fils que parce qu'il lui appartient, la tendreffe pa-

ternelle l'emportera encore ; car l'amour de propriété eſt toûjours plus fort que l'amour de reconnoiſſance.

Un pere qui perd ſon fils, perd un bien qui lui appartient, & le fils perd un bien à qui il appartenoit ; vous ſentez bien la différence de ces deux pertes.

Il y a peu de peres qui ayent obligation à leurs enfans, & nous devons tout au moins la vie à nos peres. Croiroit-on que ce fût une raiſon pour les moins aimer qu'ils ne nous aiment ? cette raiſon eſt bien juſte, elle eſt pourtant naturelle ; nous aimons mieux ceux qui nous doivent ; l'on ſe conſole plus aiſément de la mort d'un créancier, que de celle d'un débiteur.

C'est cette nature injuſte qui fait qu'un orphelin ſe réjouit de la mort d'un pere qui ſe ſeroit affligé de le voir ſeulement indiſpoſé.

Un pere regarde la vie d'un fils comme une continuité de la ſienne propre : ce fils ceſſe-t'il de vivre, le pere commence à ſentir la mort. Combien d'enfans au contraire ne commencent à goûter la vie, qu'après la mort de leurs peres?

La mort d'un jeune homme touche bien autrement un vieillard, que celle d'un vieillard ne touche un jeune homme ; l'expérience l'apprend, & mille raiſons le prouvent. Une des principales, c'eſt la différence des réflexions que la mort fait faire aux uns & aux aux autres.

Mon pere meurt à ſoixante & dix

ans, (dit en lui-même cet homme qui n'en a que trente;) j'ai donc encore du moins quarante ans à vivre. En calculant ainſi on ſe flate, mais on ſe conſole. Mon fils vient de mourir, il n'avoit que trente ans, j'en ai ſoixante; j'ai beau me flatter, je ne vois rien de conſolant dans ce calcul.

SELON l'ordre naturel, le pere doit finir avant ſon fils. Si tous les enfans mouroient de douleur à la mort de leur pere, le genre humain périroit bien-tôt. N'eſt-ce point pour prévenir ce malheur que la nature a pris ſoin d'endurcir le cœur des enfans?

CE qui fait encore qu'un pere a plus de naturel que ſon fils, c'eſt qu'il eſt toûjours plus vieux que lui; les liens du ſang ſe fortifient avec l'âge, à

mesure que les passions s'affoiblissent & que leur nombre diminue.

La rupture des liens du cœur est d'autant plus sensible qu'ils sont en plus petit nombre ; & l'on peut dire qu'à un certain âge un pere ne tient presque plus au monde que par ses enfans.

La nature nous fournit dans les arbres une image de l'ingratitude des enfans. Le tronc d'un arbre communique sa seve ; c'est-à-dire, en terme de Jardinier, son amitié aux branches qui sortent de lui ; & nous ne voyons point que la seve retourne des branches au tronc.

Quelques enfans ingrats vont conclure de là, que l'ingratitude est donc fondée sur la nature ; qu'ils considérent dans ce même arbre,

que les branches ressentent bien plus vivement le mal qu'on fait à leur tige, que la tige ne ressent celui qu'on fait à ses branches. Un Poëte Italien ajoûteroit, que l'amour filial des branches les fait expirer de douleur du même coup de cognée qui abbat la tige, & que la tige dénaturée reverdit souvent après qu'on lui a coupé ses branches.

LA contrariété de ces deux comparaisons dans un même sujet, me met en humeur de chercher quelques raisons pour prouver tout le contraire de ce que je viens d'établir. J'ai dit que les peres sont plus touchés de la mort de leurs enfans, que les enfans de celle de leurs peres : voici quelques motifs de consolation pour ceux-ci, & d'affliction pour les autres.

Tu vois dans ton fils celui qui doit te ſurvivre ; avertiſſement fatal, objet importun : cet objet diſparoît, ſujet de conſolation.

Tu vois dans ton pere celui à qui tu dois ſurvivre ; en le voyant tu raiſonnes ainſi : je ſuis venu en ce monde trente ans après lui, je n'en dois ſortir que trente ans après ; tant qu'il vivra j'ai mes trente années franches. Par ce raiſonnement, la vie du pere fait dans l'imagination du fils une eſpece de rempart contre la mort ; ce rempart tombe, ſujet d'affliction.

Un fils eſt accoutumé dès ſa naiſſance à voir un pere ; il eſt attaché à lui par les préjugés de l'enfance. Eſt-il de plus forts liens & plus difficiles à rompre ?

A l'égard du pere, il n'a commenca

cé d'avoir des enfans que vers l'âge de raison ; & cette raison a dû l'empêcher de s'attacher trop à une chose qu'il pouvoit perdre.

Un pere perd à la mort de son fils une personne qu'il aime ; un fils perd en son pere une personne dont il est aimé ; c'est perdre beaucoup davantage, puisque la perte est plus irréparable. Il est bien difficile de retrouver qui nous aime ; il ne l'est pas tant de retrouver qui nous puissions aimer.

Ajoutez à cela qu'un pere qui perd un fils, peut espérer d'en avoir d'autres ; mais à parler juste, on ne peut avoir qu'un pere en sa vie.

Les réflexions commencent à m'ennuyer ; rentrons dans le cercle Bourgeois ; j'y remarque qu'un faiseur de réflexions continuelles est

un ennuyeux perſonnage ; il ne vous donne pas le temps de reſpirer.

CE jeune Magiſtrat a beaucoup d'eſprit ; mais il dogmatiſe pour ſe rendre plus vénérable. Il dit tout par maximes, jusqu'aux complimens, il veut être ſolide dans les converſations les plus enjouées, & ne badine que par ſentences.

C'EST une choſe admirable, lui dit une groſſe réjouie, que vous ſçachiez ſi bien faire le vieillard à trente-cinq ans ; votre voiſine qui en a cinquante, n'a pas ſi bonne grace à faire la jeune.

UNE vieille, répond notre jeune doyen, une vieille qui travaille à ſe rajeunir, & qui veut revoir le pays du bel âge, va plus loin qu'elle ne croit ; en courant à la jeuneſſe,

elle retombe dans l'enfance.

A qui en veut cette Dame qui traverse l'assemblée sans regarder personne? son habillement est plus que négligé, sa coëffure n'est qu'ébauchée : elle a les yeux battus & la voix éteinte : vous dèvinez bien que c'est une joueuse : elle tire à part notre homme grave, pour lui emprunter vingt Louis d'or qu'elle lui demande tout bas. Ouida, répond-il tout haut afin qu'on l'entende, ma bourse est à votre service, mais considérez à quelles extrémités le jeu.... Hé! donnez vîte, interrompt la Joueuse, on m'attend. Faites réflexion, continue-t'il en cherchant la bourse, que vous étiez il y a six mois la plus charmante personne du monde : la reconnoissez-vous, Mesdames, depuis qu'elle s'est abandonnée au désordre du

Lansquenet? Hélas! si une femme possédée du jeu oublie de se parer & de conserver sa beauté, que n'oublieroit-elle point dans l'occasion?

La Joueuse avale cette avanie, dans l'espérance des vingt Louis d'or; le prêcheur indiscret les tire de sa bourse en continuant de moraliser avec une telle application, que la Joueuse a pris la bourse, couru au Lansquenet, & perdu l'argent, avant qu'il ait achevé de prouver qu'elle ne devroit point jouer.

Mais il n'est pas temps de s'impatienter: il ne fait encore que commencer son sermon; la Joueuse vient de lui fournir un texte, il va diviser en trois points la conversation. Que je plains deux ou trois femmes dont il s'est fait un audi-

toire ! elles voudroient bien le laisser parler tout seul ; mais elles ont des procès, elles iront bien-tôt le fatiguer par leurs sollicitations ; il est bien juste qu'elles se laissent ennuyer par ses réflexions.

RÉJOUISSEZ-vous, Mesdames, je vois venir un jeune Cavalier de ceux que vous appellez de jolis hommes; celui-ci est des mieux tournés. Il attire déja vos regards, je prévois que vous l'écouterez plus volontiers que le Sénateur que son arrivée a interrompu ; ses discours seront moins chargés de morale.

A peine l'aimable Cavalier a-t'il paru, qu'il est entouré de toutes les femmes du Cercle ; les unes le connoissent, les autres ont envie de le connoître ; toutes enfin s'empressent de l'approcher. Quelle fureur, s'é-

crie mon Siamois ! . . . . . .

Ici je m'arrête tout court pour répondre à un critique qui me demande d'où vient présentement ce Siamois, & de quoi je m'avise de le faire parler ici ? Franchement je ne me souviens pas bien moi même où je l'ai laissé ; j'ai dû le placer à quelque coin de mon cercle Bourgeois pour être spectateur de tout qui s'y passe. J'ai tort de vous l'avoir fait perdre de vûe ; & puisque j'avois commencé de voyager avec lui, il eût été plus régulier de l'avoir toûjours à mes côtés. Mais qui sçait si cette régularité ne vous eût point ennuyé ? J'aime mieux encore que mes Amusemens soient irréguliers qu'ennuyeux.

D'ailleurs en commençant ce livre j'ai fait mes conventions. Sou-

venez-vous en : ne ſuis-je pas convenu avec moi-même, que je ne ſuivrois exactement, ni le voyage ni le Siamois ? je finirai donc comme j'ai commencé, ſans me gêner, ni dans le deſſein, ni dans les ſujets, ni dans le ſtyle ; en un mot, je me mets au-deſſus de tout, excepté du bon ſens.

C'EST donc parce qu'il m'en prend envie que je quitte la digreſſion ; pour ſçavoir du Siamois pourquoi il s'eſt tant récrié en voyant un troupeau de femmes s'ameuter au tour d'un bel homme (ce ſont ſes termes.) N'ai-je pas raiſon de m'étonner, continue-t'il ? la plûpart de ces femmes me paroiſſent modeſtes dans leur maintien, ſages dans leurs paroles ; je crois voir en elles une raiſon ſolide : une mouche les pique, les voilà au champ; la vûe d'un jeune

homme les met hors des gons. Eſt-ce donc ainſi que l'amour? ..... doucement mon cher compagnon, doucement.

Il ne faut pas attribuer à l'amour toutes les fautes que les femmes commettent contre la modeſtie & contre la bienſéance; je connois en elles une paſſion preſque auſſi forte, & d'autant plus dangereuſe, qu'elles peuvent s'y abandonner ſans honte; cette paſſion eſt la curioſité.

Ce n'eſt pas amour, par exemple, que cet empreſſement pour le Cavalier qui vient d'entrer; premiérement curioſité de voir de près ſon habit; c'eſt un habit d'invention, tout couvert d'une broderie imaginée, & méditée à fond; le deſſein leur plaît, il eſt biſarre, extravagant & raiſonné: pour en étudier

l'effet, le Cavalier s'eſt enfermé cinq ou ſix matinées avec ſon Brodeur : ce chef-d'œuvre de génie mérite bien toute l'attention des Dames.

AUTRE motif de curioſité pour elles : ce joli homme a la vogue depuis peu ; c'eſt la derniere mode, & il n'eſt permis qu'aux Provinciales de ne le point connoître.

FORT bien, me dit le Siamois ; on m'a déja fait comprendre combien vos Pariſiennes ſont ſcrupuleuſes ſur les modes, elles auroient honte de porter un habit de l'an paſſé ; ſelon la regle des modes, ce joli homme leur paroîtra bien laid l'année qui vient.

MAIS je leur pardonne de ſuivre l'uſage du pays, je ſuis fâché d'avoir mal

mal interprété leur curiosité ; je ne jugerai plus du cœur des femmes par leurs démarches.

A l'égard de votre joli homme, la curiosité me prend aussi de sçavoir si son esprit répond à sa figure ; mais il n'a point encore parlé, commencera-t'il bien-tôt ? les Dames qui l'environnent, dis-je à mon curieux, ont autant d'impatience que vous de l'entendre parler ; écoutons.

ELLES lui adressent toutes la parole ; que répond-il ? tantôt oui, tantôt non, & tantôt rien : il parle à l'une des yeux, à l'autre de la tête, & sourit à celle-là d'un air si mystérieux, qu'on croit qu'il y entend finesse ; on devine qu'il a tout l'esprit du monde : sa physionomie parle, son air persuade, mais sa repré-

ſentation fait toute ſon éloquence ; ſi-tôt qu'il s'eſt montré, il a tout dit.

C'EST dommage que la nature n'ait pas achevé ſon ouvrage ; pour peu qu'elle eût joint d'eſprit à un extérieur ſi prévenant, on lui eût paſſé mille balivernes pour un bon mot.

MAIS nos Dames commencent à ſe laſſer d'entretenir un idole ; chacune prend le parti d'aller parler à quelqu'un qui lui réponde. Le Cavalier va dans la chambre voiſine, ne penſant qu'à étaler ſes charmes ; mais il eſt frappé d'abord de ceux d'une jeune femme, il l'aſſiege des yeux, il la minaude, il l'aborde enfin.

CETTE Dame eſt fort réſervée ; mais tout charmant que lui paroiſſe le Cavalier, ſon abord ne l'allarme

point, & c'eſt encore la curioſité qui l'expoſe avec lui au péril d'un tête-à-tête : elle ſe diſpoſe donc à écouter l'Avanturier. Voyons comme il ſe tirera d'affaire avec elle.

Il doit être fort embarraſſé auprès de cette femme ; elle a beaucoup d'eſprit, elle ne ſe payera pas de mines ; cependant nous en voyons des plus ſpirituelles qui ne mépriſent pas un bel extérieur : auſſi notre joli homme ſe promet-il bien qu'en perſuadant qu'il aime, il perſuadera facilement qu'on le doit aimer. Il met en uſage les tours d'éloquence les plus fins, & les expreſſions les plus touchantes du langage muet ; c'eſt ſa langue naturelle, il la parle bien, mais la belle Dame l'entend mal : que fera-t'il donc pour s'expliquer clairement ? il a au doigt un diamant d'un grand prix, il faut

trouver une maniere galante de l'offrir : il prend un air enjoué & badin qui lui donne lieu de poser sa main dans toutes les attitudes qui peuvent faire briller son diamant aux yeux de l'indifférente. Il l'éblouit, elle tourne la tête d'un autre côté, ce badinage l'importune ; c'est pourtant l'unique ressource du sot, il est fort étonné de trouver une femme à l'épreuve d'un homme comme lui, & d'un diamant comme le sien ; c'est une insensible, c'est une cruelle.

DANS le moment qu'il désespere de son entreprise, cette cruelle, cette insensible lui saisit brusquement la main, pour voir de près le diamant dont elle détournoit d'abord les yeux : quel changement de fortune pour un amant rebuté ! il reprend courage ; & pour faire une déclaration en abrégé, il le tire de

son doigt & le présente. On le prend; & afin de le mieux considérer, on redouble d'attention : il redouble d'espérance & de hardiesse, il croit être en droit de baiser une main qui reçoit son diamant. La Dame est si attentive à le regarder, qu'elle ne pense point à se fâcher : au contraire, elle sourit, & sans autre cérémonie, met la bague à son doigt.

C'est à présent que la conquête est assurée : l'amant transporté de joie, propose l'heure & le lieu du rendez-vous. Monsieur, lui dit alors la Dame d'un grand sans froid, je suis charmée de ce diamant; & ce qui fait que je l'ai accepté sans scrupule, c'est qu'il m'appartient : Oui, Monsieur, le diamant est à moi, mon mari le prit sur ma toilette il y a trois mois, & me fit croire

ensuite qu'il l'avoit perdu.

CELA ne peut être, réplique le fat, c'est une Marquise qui me l'a troqué.

JUSTEMENT, continue la femme, mon mari connoît cette Marquise; il lui a troqué mon diamant, la Marquise vous la troqué, & moi je vous le prends pour rien, quoique mon mari méritât bien que je fusse d'humeur à en donner le même prix qu'il en a reçû de la Marquise.

A ce coup imprévû, le joli homme demeure interdit & confus: c'est en cette occasion que je lui pardonne d'être muet; un homme d'esprit le feroit à moins.

APRÉS le dénouement de cette scene, on entend du bruit dans l'an-

tichambre ; c'eſt un pauvre valet qui voit entrer un homme tout doré. Hé bon jour, lui dit le valet, bon jour mon ancien camarade. Tu en a menti, réplique l'autre avec un ſoufflet. Sotiſe des deux parts, le valet ne penſe pas à ce qu'il eſt, ni l'autre à ce qu'il a été ; la pauvreté ôte le jugement, & les richeſſes font perdre la mémoire.

Cet homme qui s'offenſe de la familiarité d'un valet, familiariſe avec un Duc & Pair : quelle diſtance de lui au Duc ! Mais entre lui & le valet, je ne vois que le temps & l'argent.

Vous vous étonnez qu'il ſe méconnoiſſe depuis peu ; il étoit, dites-vous, ſi modeſte dans les premiers temps de ſa fortune ! d'accord : il eut été le premier à vous dépein-

dre l'état naturel de sa misere passée, & les miracles de sa prospérité subite. Tout cela frappoit encore les yeux du monde, & il se faisoit un mérite d'en parler, pour fermer la bouche à ceux qui en parloient avant lui; ont-ils commencé à se taire, il s'est tû. A mesure que les autres oublient la bassesse de notre origine, nous l'oublions aussi; mais par malheur les autres s'en ressouviennent de temps en temps, & quand nous avons une fois commencé à nous oublier, c'est pour toûjours.

Ce grand Seigneur fut toûjours élevé en grand Seigneur; son ame est aussi noble que son sang; je l'estime sans l'admirer; mais celui qui par ses vertus s'éleve au dessus de son sang & de son éducation, je l'estime & je l'admire.

TOI donc de qui les vertus égalent la fortune, pourquoi cacherois-tu un défaut de naiſſance qui releve l'éclat de ton mérite ?

ET toi qui n'as d'autre mérite que d'avoir fait fortune, fais-nous voir toute la baſſeſſe du paſſé, nous n'en ſentirons que mieux le mérite de ton élévation.

CEUX qui ſont tombés du haut de la fortune, regardent toûjours l'élévation où ils ont été, mais ceux qui ſe ſont une fois élevés, ne peuvent plus regarder en bas.

CEPENDANT il ſeroit ſalutaire à ceux-ci, de bien enviſager leur premiere baſſeſſe, pour tâcher de n'y plus retomber ; & ce ſeroit un bien pour les autres, de perdre de vûe une élévation qui leur fait mieux

ſentir la grandeur de leur chûte.

VOILA, dit-on, un homme qui fait ſi fort le grand Seigneur, qu'il ſemble qu'il n'ait jamais été autre choſe. Hé c'eſt ſouvent parce qu'il le fait trop, qu'on s'apperçoit qu'il ne l'a pas toûjours été.

PENDANT que j'ai fait mes réflexions, mon Siamois a fait auſſi les ſiennes; il s'étonne moins de l'homme doré qui ſe méconnoît, que de l'aſſemblée qui ſemble le méconnoître auſſi.

ON lui fait un accueil de Prince; ce ne ſont pas des civilités, ce ſont des adorations. Hé, n'êtes-vous pas contens! s'écrie notre Siamois; n'êtes-vous pas contens, d'idolâtrer les richeſſes qui vous ſont utiles? faut-il encore idolâtrer un riche qui

ne vous ſera jamais d'aucun ſecours?

J'AVOUE, continue-t'il, que je ne puis revenir de mon étonnement! je vois entrer dans votre cercle un autre homme de bonne phyſionomie, on ne fait nulle attention ſur ſon arrivée. Il s'eſt aſſis, il a parlé, & parle même de très-bon ſens; cependant perſonne ne l'a écouté, & j'ai pris garde qu'inſenſiblement chacun défiloit d'un autre côté, en ſorte qu'il eſt reſté ſeul.

POURQUOI le fuit-on ainſi, ai-je dit en moi-même, a-t'il la peſte?

DANS l'inſtant j'ai remarqué que tous ces déſerteurs ſe rangeoient auprès de l'homme doré qu'on fête tant; j'ai compris par-là que la contagion de celui-ci, c'eſt la pauvreté.

O Dieux! s'écrie le Siamois, entrant tout-à-coup dans un entousiasme semblable à celui où vous l'avez vû dans sa lettre; O Dieux! transportez-moi vîte hors du pays où l'on ferme l'oreille aux sentences du pauvre, pour écouter les sotises du riche! il semble qu'on refuse à ce vertueux mal vêtu, sa place entre les hommes, pendant qu'on met ce riche sot au rang des Dieux. En voyant cela, j'aurois presque envie de pardonner à ceux qui s'enflent de leur prospérité; celui-ci fut autrefois moins qu'homme parmi vous, vous en faites à présent une divinité. Ah! si la tête tourne à ce nouveau Dieu, il s'en faut prendre à ceux qui l'encensent.

Il y a parmi nous, continue-t'il, des peuples qui adorent un certain oiseau, à cause de la richesse de son

plumage. Pour juſtifier la folie où leurs yeux les ont engagés, ils ſe ſont perſuadés que cet animal ſuperbe a en lui quelque eſprit divin qui l'anime; leur erreur eſt encore plus tolérable que la vôtre: car enfin, cet animal eſt muet; mais s'il pouvoit parler ainſi que votre homme doré, ils reconnoîtroient que ce n'eſt qu'une bête, & ceſſeroient peut-être de l'adorer.

L'ENTOUSIASME eût mené trop loin notre Voyageur ſincere; pour l'obliger à ne plus parler, je lui fis remarquer un perſonnage du Cercle, qui mérite bien qu'on leve le voile dont il ſe couvre pour attirer la confiance des ſots.

EXAMINEZ-LE bien, ce ſérieux extravagant: ſa marote, c'eſt la probité; marote aimable, ſi ſon cœur

en étoit attaqué, mais il n'en est frappé qu'à la tête.

On ne s'est point encore apperçû qu'il fut ni voleur ni faussaire; sur cette confiance, il se met à la tête de tous les gens de bien.

Il exige une foi aveugle pour ce qu'il dit, écoutez-le comme la vérité même. Affirme-t'il que ce roturier est noble, on n'ose plus lui demander ses titres.

Bien plus, il veut être cru sur les choses de fait. Hier deux Astronomes, bons amis d'ailleurs, mais ennemis mortels dans la dispute, en étoient déja aux injures; l'homme de probité arriva, & ne doutant point qu'un seul mot de sa bouche ne dût établir la paix entr'eux: fiez-vous à moi, dit-il au plus em-

porté;en homme d'honneur, ce n'eſt pas le monde qui tourne, c'eſt le ſoleil.

S'il fait quelque affaire, il prétend que ſon mot ſoit un Arrêt dont on ne puiſſe appeller ſans injuſtice; il s'offenſe qu'on ſonge ſeulement à prendre avec lui les ſûretés ordinaires. On doit ſçavoir que ſa promeſſe verbale vaut mille contrats. Il eût volontiers exigé des parens de ſa femme, qu'ils la lui euſſent donné en mariage ſur ſa parole.

Il ſe pique d'être toûjours exactement vrai dans ſes expreſſions. Selon lui l'exagération eſt un menſonge horrible; & c'eſt trahir la vérité que de s'expliquer foiblement dans les choſes même qu'on devroit taire.

Où trouverons-nous donc un mo-

déle de cette exactitude impraticable? vous la trouverez en lui seul: pesez-bien vous dira-t'il, la force de mes paroles. Vous devez croire simplement ce que je vous dis; ni moins, ni rien au-delà: en une occasion seule il vous permettroit d'ajoûter, c'est quand il fait son propre éloge, & il le fait à tout propos.

SUR quel sujet que roule la conversation, il s'y jette à bon sens perdu, pour faire l'étalage de ses vertus.

UNE femme par exemple, après avoir bien prouvé qu'il n'y a plus dans nos jeunes gens, ni galanterie ni sincérité, s'écrioit plaisamment: Ah! j'ai tort, Messieurs, j'ai tort, il y a encore de la sincérité parmi les hommes, ils disent tout ce qu'ils pensent des femmes.

A propos de cette eſpece de ſincérité, notre homme croit pouvoir mettre ſur le tapis celle dont il ſe pique ; chacun a ſes défauts particuliers, dit-il, mais tout le monde a celui de la diſſimulation : mon défaut à moi, c'eſt d'être trop ſincere.

On tombe ſur une autre matiere : il y a des riches ſi durs, dira un homme ruiné, qu'il entre de la dureté dans leur compaſſion même ; s'ils regardent le malheur d'autrui, c'eſt pour mieux goûter leur bonheur propre.

Quel excès de dureté ! s'écrie l'homme d'honneur ; à mon égard je tombe dans un excès tout oppoſé, je m'attendris d'un rien, je ſuis trop bon ; c'eſt encore un défaut dont je ne me corrigerai jamais.

Un autre enfin, qui dans la ſuite d'un récit, prononce par occaſion le mot d'avarice, ſe voit interrompu : vous avez-là de grands vices, ſincérité, bonté, libéralité ; l'excès de modeſtie qui vous fait avouer ces vices, fait comprendre que vous avez toutes les vertus contraires.

Voila, ce me ſemble, rompre en viſiere à l'homme d'honneur : c'eſt tirer ſur lui à brule-pourpoint : il devroit être cruellement bleſſé, cependant il n'a pas ſeulement ſenti le coup ; il s'eſt fait un calus de vanité qui le rend invulnérable, il prend tout en bonne part : dites-lui d'un ton ironique : oh le grand héros de probité ! il croit la choſe à la lettre : déclarez-lui tout net que vous le connoiſſez pour un franc ſcélérat ; c'eſt une ironie, vous plaiſantez, & il entend raillerie.

Les railleurs ont beau jeu, comme vous voyez, avec un esprit si bien tourné : cette humeur commode, met toute l'assemblée en goût de raillerie. Quel régal pour les diseurs de bons mots! ils peuvent là se rendre intelligibles à tous, hors à celui qu'ils drapent. Cependant leur malignité n'est pas encore contente, le plaisir seroit de le piquer au vif pour confondre sa vanité ; ils se hazardent à l'attaquer en face : vous n'y gagnerez rien, sa vanité est un mur d'airain, tous vos traits s'émoussent, & votre venin ne fait que blanchir ; c'est pourtant dommage de perdre le fruit d'une raillerie si mordante.

Mais je m'apperçois qu'il n'y aura rien de perdu ; voici un esprit de travers, qui prend pour lui tout ce qu'on a dit pour l'autre : il rougit,

il pâlit, il perd contenance, il déserte enfin, & sort en menaçant des yeux toute l'assemblée.

QUE juge-t'on de cette levée de bouclier? tout le pis qu'on peut, c'est l'esprit du monde: s'il n'avoit que la tête mal saine, dit-on, il n'auroit pas été si sensible; mais apparemment sa conscience est si ulcérée, qu'on ne peut toucher aucune corde, qui ne réponde à quelque endroit douloureux: en un mot, tout le blesse, parce qu'il est capable de tout.

VOILA deux caractéres qui paroissent fort opposés; il seroit aisé de prouver qu'ils ont tous deux le même fond: quel est ce fond? devinez-le si vous pouvez; un mot ne suffiroit pas pour vous l'expliquer nettement, & je n'ai pas le loisir d'en

dire davantage. J'entends venir un homme qui m'eſt connu ; il m'interromproit ſans miſéricorde, j'aime nétant le prévenir & me taire.

Silence, ſilence, & tenez-vous dans le reſpect ; vous allez voir paroître un de ces grands Seigneurs qui croyent que tout leur eſt dû, & qui doivent à tout le monde ; ſa voix bruyante ſe fait entendre du bas de l'eſcalier ; on vient l'annoncer, & chacun prend ſon ſérieux lorſqu'il entre avec un air riant & un viſage ouvert qu'il referme tout-à-coup, appercevant ſon ennemi : il lui ſourit néanmoins par politique, & lui fait mille proteſtations d'amitié; mais en offrant ſes ſervices, il pâlit comme un Gaſcon qui offre ſa bourſe.

A peine eſt-il aſſis, qu'il s'empare de la converſation, parle en

même-temps à quatre personnes de quatre affaires différentes, interroge l'un sans attendre la réponse de l'autre ; propose une question, la traite & la résout tout seul ; il ne se lasse point de parler ; on se lasse de l'entendre ; chacun s'écoule, & voilà le Cercle fini.

Le Siamois me demande si notre voyage l'est aussi. A peine est-il commencé, lui dis-je, vous n'avez encore fait que la premiere journée. J'y renonce donc, reprend-il brusquement ; car avant que j'aye fait toutes mes réflexions sur ce que j'ai vû dans cette premiere journée, je serai trop vieux pour en faire une seconde.

Vous avez raison, lui dis-je ; la vie de l'homme est trop courte pour bien connoître un seul homme.

Il faudroit vivre au moins un ſiécle pour connoître un peu le monde, & en revivre encore pluſieurs pour ſçavoir profiter de cette connoiſſance.

Nous ſommes trop curieux de ſçavoir ce que le monde fait, & pas aſſez d'apprendre ce qu'il devroit faire; c'eſt pour cela qu'on voit tant de gens qui ſçavent comme on vit, & fort peu qui ſçachent vivre.

Le mot de *Sçavoir vivre*, renferme, ce me ſemble toute la ſageſſe humaine; cependant l'uſage a bien affoibli cette expreſſion. On appelle un homme qui ſçait vivre, celui qui ne manque point de politeſſe; on s'informe peu s'il manque de probité.

Une autre expreſſion dont on

abuſe encore, eſt celle de *Connoiſſance du monde ;* tel paſſe pour connoître le monde, qui n'a la tête pleine que de faits; un tel mourut hier, il avoit été ceci, il avoit été cela; il laiſſe douze cens mille livres; on parle de marier ſon hériticre à un Seigneur mal-aiſé. Telle & telle choſe eſt arrivée; enfin celui qui ſçait le mieux toutes les minuties d'une hiſtoire du temps, s'attire de l'attention & de l'eſtime; c'eſt un génie ſupérieur, une bonne tête qui connoît le monde. Et ſi vous vous aviſiez de faire une réflexion ſolide ſur ces évenemens, on diroit de vous, c'eſt un parleur ennuyeux, qui ne connoît pas le monde.

ON permet pourtant les réflexions ſatyriques; mais on ne reçoit point celles qui inſtruiſent, on n'écoute que celles qui mordent.

DE

De tout ceci, le Siamois conclut que la vie des François se passe à s'examiner & à se moquer les uns des autres : & j'en conclus moi par rapport à mon sujet, que le plus grand & le plus ordinaire de tous les amusemens, c'est celui que le Public donne aux particuliers, & que les Particuliers donnent au Public.

Le Public est un grand spectacle toûjours nouveau, qui s'offre aux yeux des particuliers, & les amuse.

Ces particuliers sont autant de petits spectacles diversifiés qui se présentent à la vûe du Public, & le divertissent.

J'ai déja fait voir en racourci quelques-uns de ces petits spectacles particuliers ; notre Voyageur exige encore de moi que je lui dise un mot du Public.

AMUSEMENT DOUZIÉME.

ET DERNIER.

LE PUBLIC.

LE Public eſt un ſouverain, duquel relevent tous ceux qui travaillent pour la réputation ou pour le gain.

CES ames baſſes qui ne ſe mettent guéres en peine de mériter ſon approbation, craignent au moins ſa haine & ſon mépris.

LE droit qu'il a de juger de tout, a bien produit des vertus, & bien étouffé des crimes.

SANS la crainte de ſes jugemens, que de héros auroient été moins héros! que de guerriers pacifiques!

combien peu de vertueux se seroient fait aimer ! que de scélérats se seroient fait craindre !

Les exhortations des peres, le naturel des enfans, l'amour des maris, la vertu des femmes, tout cela auroit bien peu de force, sans le qu'en dira-t'on du Public, qui retient chacun dans son devoir.

Tout le monde fait sa cour au Public ; les ambitieux briguent sa faveur, & les honnêtes gens son approbation ; les coquettes veulent s'attirer ses regards, & les femmes de bien son estime ; les Grands recherchent son amitié, les Petits n'en veulent qu'à son argent.

Le Public a l'esprit juste, solide & pénétrant ; cependant comme il n'est composé que d'hommes, il

y a souvent de l'homme dans ses jugemens.

Il se laisse prévenir comme un simple particulier, & nous prévient ensuite par l'ascendant qu'il a pris sur nous depuis tant de siécles.

On a beaucoup de vénération pour ses jugemens : car on sçait que c'est un Juge insensible à l'intérêt & aux sollicitations.

Il y a tel particulier qui vit & meurt dans ses préventions; mais commme le public ne meurt point, il revient infailliblement des siennes; quelquefois par malheur il en revient un peu tard. Si nous vivions deux ou trois siécles, chacun jouiroit à la fin de la réputation qu'il mérite.

Cela ne feroit pourtant pas fûr; car ce Public eft fi malin, qu'il rend moins volontiers juftice aux vivans qu'aux morts, & que fouvent il n'éleve les morts, que pour rabaiffer les vivans.

Le Public eft un vrai Mifantrope; il n'eft ni complaifant ni flateur: auffi ne cherche-t'il point à être flaté. Il court en foule aux Affemblées où on lui dit fes vérités, & chacun des particuliers qui compofent ce tout, aime encore mieux fe voir draper, que de fe priver du plaifir de voir draper les autres.

Le Public eft le plus févére & le plus fin critique du monde; cependant un vaudeville groffier fuffit pour l'amufer toute une année.

Il eft conftant & inconftant; on

peut dire que depuis le commencement des siécles, l'esprit public n'a point changé: voilà sa constance; mais il est amateur de la nouveauté : il change tous les jours de façon d'agir, de langage & de modes; rien n'est plus inconstant.

Il est si grave, qu'il imprime la crainte à ceux qui lui parlent, & si badin, qu'une coëffure de travers fera rire tout un auditoire.

Le Public est servi par les plus grands Seigneurs; quelle grandeur! mais il dépend de ceux qui le servent; qu'il est petit!

Le Public est, pour ainsi dire, toûjours en âge viril par la solidité de sa raison. C'est un enfant que le moindre jouet fait courir comme un écervelé; c'est un vieillard qui ra-

dote quelquefois en murmurant ; ſans ſçavoir à qui il en veut, & qu'on ne peut faire taire quand il a une fois commencé à parler.

On ne finiroit point à chercher des contrariétés dans le public, puiſqu'il a en lui toutes les vertus & tous les vices, toute la force & toute la foibleſſe humaine.

Qu'il eſt heureux ce Public ! les Rois lui font bâtir des ſuperbes édifices, & lui laiſſent de beaux monumens, afin qu'il ſe ſouvienne d'eux. Tous les Hiſtoriens travaillent à ſon hiſtoire ; c'eſt pour lui qu'on laboure, qu'on ſeme & qu'on recueille ; c'eſt pour lui chercher des commodités qu'on approfondit les beaux Arts. Combien d'honnêtes gens abregent leurs jours pour lui fournir de beaux exemples & de

ſçavantes inſtructions ! Combien de Poëtes & de Muſiciens ſe creuſent le cerveau pour le réjouir ! En un mot, on ſacrifie à ſon utilité la vie & les biens de chaque particulier. Voilà un bonheur ſérieuſement établi ; mais quelque Comique vous dira que le Public ne peut être heureux, puiſqu'on lui empoiſonne ſon vin, & que toutes ſes maîtreſſes ſont infidéles.

REPRENONS le ſérieux, pour conſidérer la véritable grandeur du Public : c'eſt de lui qu'on voit ſortir tout ce qu'il y a de plus conſidérable dans le monde : des Souverains pour gouverner les Provinces, des Intendans pour les régler, des Guerriers pour combattre, & des Héros pour conquérir.

APRÉS que ces Gouverneurs,

ces Magiſtrats, ces Guerriers & ces Héros ſe ſont ainſi glorieuſement répandus de toutes parts, ils viennent tous ſe raſſembler à la Cour: là l'intrépidité tremble, la fierté s'adoucit, la gravité s'humaniſe, & la puiſſance diſparoît.

LA, ceux qui ſe diſtinguoient comme autant de Souverains, venant ſe confondre parmi la foule des Courtiſans, deviennent Courtiſans eux-mêmes; & après s'être attiré les regards de tous, ils ſe contentent d'être regardés d'un ſeul.

COMME ſes regards relevent l'éclat des plus belles actions, chacun eſt jaloux de celui qui ſe les attire; mais chacun ne laiſſe pas de careſſer celui dont il eſt jaloux.

C'EST ainſi que le mérite qu'ils ſe connoiſſent réciproquement, & qui paroît l'unique lien de leur amitié, eſt ſouvent le principe ſecret de leur haine.

IL eſt de belles ames qui s'affranchiſſent de ces foibleſſes vulgaires : & les véritables Héros n'ont pas plus de peine à voir la gloire des autres, qu'à partager avec eux la lumiére du Soleil.

JE conviens, dit mon Siamois en me diſant adieu, que la France fournit quelques-uns de ces Héros parfaits, & leur réputation eſt venue juſqu'en mon pays ; mais c'eſt pour voir encore quelque choſe de plus grand, que j'ai entrepris ce voyage ; & voici le raiſonnement que j'ai fait en traverſant les mers. La France eſt pleine d'Hommes il-

luſtres qui ne s'entr'aiment guéres : il y a auſſi quelques vrais Héros qui s'entr'eſtiment ſincerement ; mais les uns & les autres s'accordent tous pour en révérer & en admirer un ſeul : il faut que ce ſoit un Grand-Homme.

FIN.

TABLE DES MATIERES,

OU

Récapitulation des pensées principales contenues dans cet Ouvrage.

CETTE Table ne peut être utile qu'à ceux qui auront déja lû les Amusemens, & qui voulant revoir quelque endroit, n'ont besoin que de quelques mots pour leur en rappeller l'idée.

A l'égard de ceux qui n'auront aucune idée de l'Ouvrage, ils auront aussi-tôt fait de lire le Livre entier que l'extrait le plus abrégé qu'on leur en pourroit faire.

IL faut remarquer que cette Table suit l'ordre des pages du Livre qui sont toutes chiffrées de suite.

AMUSEMENT PREMIER.

PRÉFACE.

AMUSEMENT SECOND.

AMUSEMENT TROISIÉME.

PARIS.

AMUSEMENT QUATRIÉME.

LE PALAIS

AMUSEMENT CINQUIÉME.

L'OPERA.

AMUSEMENT SIXIÉME.

LES PROMENADES.

AMUSEMENT SEPTIÉME.

LE MARIAGE.

AMUSEMENT HUITIÉME.

L'UNIVERSITÉ.

AMUSEMENT NEUVIÉME.

LA FACULTÉ.

AMUSEMENT DIXIÉME.

LE JEU.

AMUSEMENT ONZIÉME.

LE CERCLE BOURGEOIS.

Fin de la Table.

PRIVILEGE


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06582 1368